

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

Annuaire Publicitaire



1880

VOLUME XI.

INDEX DU VOLUME XI.

DU 1ER JANVIER AU 30 DECEMBRE 1880.

GRAVURES.

A

Amusements d'hiver au Canada, 42.
Autographes contribus à un Journal illustré de Paris au profit des inondés de Murcie, en Espagne, 127, 138, 139.
Académie des arts à Ottawa, 147.
Au marché Ste-Anne, Montréal, 163.
Attentat contre la vie du Czar, 166.
Amusements sur la glace dans le Tyrol, 178.
Adoration du Christ pendant la semaine sainte, 207.
Avril, 210.
Asile des aliénés, Toronto, 294.
Accident au vapeur "Bohemian" au canal Lachine, Montréal, 346.
A travers les biés, 371.
Appartions (les) à Knock, Irlande, 398.
Automne (l'), 499.
Accident sur l'Ébre, 506.
Assiégé, 583.

B

Bénédictin (la), du patriarche, 19.
Beaconsfield (lord), visitant le prince de Galles, 82.
Barge (la), de gala du roi de Burmah, 185.
Bateau descendant la Chaudière, 199.
Bardy (M. le Dr P. M.), fondateur de la société St-Jean-Baptiste, Québec, 231, 305.
Brown (feu l'hon. Geo.), 243.
Baie de Tadoussac, 295.
Baillique de Notre-Dame à Québec, 319.
Bonjour, 347.
Bastille (la), en 1650, 395.
Batisses de l'exposition, 407.
Banquet à M. Fréchette, 511.

C

Chute Rideau en hiver, Ottawa, 31.
Charité (la), 39.
Combat naval (le), de Mexillones : capture du monitor péruvien le "Huascar" par la flotte chilienne, le 8 oct. 1879, 55.
Camp Robinson, 63.
Champ de bataille dans le Zululand, 75.
Chemin (le), de fer sur la glace, 78.
Chasse au cerf, 79.
Chemin de fer Q. M. & O., 174.
Cheval en raquettes sur la rivière du lièvre, 175.
Cascade du Troc, 271.
Course (la), entre Hanlan et Courtney, 282.
Chicotimi, 295.
Chouinard, Mons., 304.
Chenier, Dr, 305.
Célébration de la grande fête nationale à Québec, 323, 334, 335.
Croix érigée à la mémoire du prince impérial dans le Zululand, 350.
Curiosité (une), navale, 398.
Candahar avant l'occupation anglaise et depuis, 415, 446.
Colonie (une), dans le Nord-Ouest, 458.
Combat entre deux monstres marins, 511.
Cable (le), sous marin à Anticosti, 539.
Caron (l'hon. J. P. R. A.), 562.
Colombie anglaise, 622.
Cupidon en traine sauvage, 628.
Cartes du jour de l'an, 631.

D

Dans les bois francs, 54.
Devlin (feu Bernard), 87.
Députation des Hurons de Lorette à Spencer Wood, 123.
Dans les chantiers, 198.
Deux enfants perdus sur le lac Ontario, 199.
Débauché (la). Le pont Victoria, 202, 211.
Don Quichotte, 214.
Dans les chantiers, 223.
De Montréal à Québec (le 65me), 279.
Départ des volontaires pour Québec, 282.
Duquet, J. N., 304.
Duvernay, L. N., fondateur de la société St-Jean-Baptiste de Montréal, 305.
Denier (le), de la veuve, 362.
Drapeaux historiques de l'armée française conservés au musée d'artillerie, 391.
Distribution des aigles par Napoléon Ier au Champs de Mars, le 5 déc. 1804, 394.
Distribution des drapeaux à Longchamps, le 14 juillet, 410.
Derome (feu F. M.), 482.
De Lalonde (Mons.), 571.
De Molinari (M. Gustave), 571.

E

Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, 135.
Éléphant (le premier), né en captivité, 183.
Entré du port de San Francisco, 374.
Expulsion des Jésuites en France, 379, 382, 383.
Emigration (l'), 403.
Événements de la semaine, 406, 422, 430, 439, 538, 598.
Exposition de la société d'horticulture, etc., de la province de Québec, 475.
Exposition de la Puissance, Montréal, 478, 479, 482, 487, 490, 491.
Explosion des torpilles, 494.
Esquise de la Colombie Britannique, 503.
Excursion de pêche, au Canada, de la princesse Louise et du prince Léopold, 516.
Explosion des mines de charbon, Stallarton, N. E., 586.
Exécution des décrets, 587.
Expulsion des Dominicains, 611.

F

FÊTES (les) DE MADRID : mariage du roi Alphonse XII et de l'archiduchesse Marie-Christine, d'Autriche, 34.
Formation de glaciers dans les mers du Nord, 250.
Funérailles de feu le sénateur Brown, Toronto, 255, 258.
Fréchette (L. H.), 312.
Fête du Dominion (la), 343.
Fort Edmondton, 550, 562.
Fort Alessandria, 563.

G

Galt (sir A. T.), 171.
Grève des journaliers du bord à Montréal, 270.
Guère (la), dans l'Amérique du Sud. Vue d'Arica, 403.
Gargantua (le), canadien, 535.

H

Henri VIII et Anne Bolleyn, 290.
Halloween, 547.
Halage du bois de construction dans l'Ouest, 599.

I

Intérieur d'une maison romaine (Gynécée), 70.
Inauguration des chars païens et dorés du Q. M. O. et O. à la jonction de St-Martin, 234.
Incendie de Hull, 235.
Impératrice de Russie (feu l'), 298.
Incidents (les) de la semaine, 386.
Illuminations de Cherbourg lors de la fête nationale, 455.

J

Jour de l'an (le), 22.
Jeu de Lacrosse sur la glace, 54.
Jeune mère (la), 67.
Jumeaux (les), 187.

L

Lynch (réception de l'archevêque), à Toronto, 27.
Les différentes provinces souhaitant la bienvenue à la princesse Louise, 75.
Les promoteurs du chemin de fer sur la glace, 90.
Le lac Beauport, 91.
Lesseps (comte de), 147.
Le premier pont sur le Rhin, 190.
Le premier moulin, 219.
Loïn du monde, 238.
Le lac, 259.
La vallée du Richelieu, 259.
Lafontaine (Sir L. H.), 305.
Le lait, 338.
Le lac Memphremagog, 358.
La perte du steamer "Seawanhoka," 359.
La Pointe-Claire, 359.
La nouvelle ère des chemins de fer, 367.
Lac Folly, 502.
La belle laitière, 518.
La première épreuve de patience, 554.
Les feuilles d'automne, 559.
Les produits de Terrebonne à Montréal, 574.
Le petit monde des enfants, 575.
La jeune bienfaitrice, 578.
Les comparaisons sont odieuses, 590.
Le bon samaritain, 595.
La statue de Titien à Pieve di Cadore, 602.

M

Marché Ste-Anne, Montréal, 15.
Marchés (les) durant les fêtes, 15.
Marquis de Lorne (le) dans son bureau privé à Rideau Hall, 63.
Marguerite, reine d'Italie, 186.
Melikoff (le comte), dictateur à Saint-Petersbourg, 186.
Modestky (exécution de), auteur de l'attentat contre la vie du général Melikoff, 186.
Marché (Ste-Anne), aux poissons, 246.
Musée d'histoire naturelle, Université McGill, Montréal, 246.
Montagne de glace, 250.
Manœuvres militaires aux Indes, 255.
Montagnes de Belce, 259.
Mois (le) de mai, 274.
Monument en l'honneur de Wolfe, Québec, 286.
Monuments des Braves ; de Wolfe ; de Wolfe et Montcalm, 316.

Moisson (la), 434.
Musiques dans les places publiques, 463.
Marché aux pommes, 550.
Mousseau (l'hon. J. A.), 562.

N

Notre-Dame de Lourdes à Bellechasse, 30.
Noli me tangere, 159.
Navire dans les glaciers, 347.
Nos mines, 415.
Naufrage du vapeur "Cybèle" sur les côtes d'Anticosti, 454.
Naufrage de la "Vera Cruz" sur la côte de la Floride, 470.
Newman (cardinal), 610.

O

Ouverture du Parlement, 99.
Opéra bouffe (l') canadien, 111.
Ouverture de la chasse, 451.
Offenbach (feu Jacques), 530.
On compte les recettes, 634.

P

Paris sous la neige, 46.
Patineurs en costume, 51.
Paysage allemand, 58.
Postillon (le) à la porte du château, 94.
Plan de localisation du chemin de fer reliant les chemins de fer de Q. M. O. et O. et du S. E., de Hochelaga à Longueuil, 102.
Passion (la) et la Résurrection, 152.
Pêcheries (les) de Terrebonne, 226.
Prince (le) Leopold, 267.
Princesse Beatrice (S.A.R. la) 291.
Pouillot M., 304.
Port de Montréal devenu port libre, 419.
Poulaine de "l'Atalanta," tel qu'exposée à St-Jean, Terrebonne, 442.
Paysage (un), écossais, 443.
Portage du rat, lac des Bois, Keewatin, 502.
Puits de gaz à Louiseville, 539.
Principales maisons de commerce de Montréal, supplément.

Q

Québec et ses environs, 308, 309.
Québec. Les nouveaux édifices du parlement, 313.
Québec—Côte de la montagne, 313.
Québec—Côte d'Abraham, 313.

R

Retour (le), de l'infortunée, 43.
Retraite des Français de Moscou, 115.
Récolte de glace à Montréal, 162.
Retour (le) du pasteur, 262.
Rue Champlain près du Cap Blanc, Québec, 283.
Rhéaume, M., président de la société St-Jean-Baptiste, de Québec, 304.
Récolte de blé de Terrebonne, 335.
Résidence du lieutenant-gouverneur, Toronto, 370.
Retour (le), des champs, 542.
Riza Pacha, 551.
Répétition (la), dans le couvent, 566.
Retour de la messe de minuit au Manitoba, 626.
Regal (le) d'Illion, 635.

S

Son Excellence le gouverneur-général et Son Altesse Royale la prin-

cesse Louise essayant une tente de neige dans le trajet de Halifax à Montréal, 106.
Scène du carnaval, 154.
Scènes dans le Nord-Ouest, 183.
Sur le rivage, 187.
Scènes de sucrerie, 195.
St-Jean-Baptiste, 301.
Son Eminence le cardinal Pie, 331.
Sur la Plage, 355.
Sindbad (le) canadien, 427.
Sir John A. Macdonald expliquant le projet du contrat du chemin de fer du Pacifique à la station d'Hochelaga, 503.
Seymour (l'amiral), 551.
Sarah Bernhardt, 614.
Santa claus, 619.

T

Traverse (la) d'hiver en bateaux entre l'Isle Ronde et Hochelaga, 91.
Fête (la), de St-Jean-Baptiste, 118.
Traverse (la), du St Laurent en hiver, 180.
Train (la), sauvage à Rideau Hall, 142.
Tessier, M., 304.
Tunnel (le) entre Longueuil et Hochelaga, 370.
Terrible accident au Sault au Recollet, 383.
Travaux des champs dans la vallée de la Rivière Rouge, 431.
Tournoi international d'échecs à Wiesbaden, 470.
Types et costumes de l'armée Hellénique, 506.
Types albanais, 563.
Thors (M. Joseph Henri), 571.

U

Une fille qui promet, 523.
"Un capitaine de quinze ans" (gravures pour accompagner le texte du feuilleton), 607, 622, 638.

V

Vue générale de St Michel de Bellechasse, 30.
Vue d'une cabane de paysan irlandais, 87.
Vue générale du chemin de fer sur la glace entre Hochelaga et Longueuil, 90.
Vue de Woodbridge, Ont., 111.
Vue de méfis, 111.
Vue de Rideau Hall, 114.
Vue du palais d'hiver, 166.
Vue des ruines de Hull, 231.
Vaisseau—école (Atalanta), supposé perdu, 247.
Vue du Cap Rouge de l'île aux fleurs, 247.
Vue du Bishop's Rock au clair de la lune, 271.
Vue de l'intérieur des salles d'exposition de la compagnie de piano de New-York, rue St-Jacques, Montréal, 326.
Visite de l'impératrice Eugénie à Ste Hélène, 442.
Valois (feu M. Narcisse), 455.
Vue à vol d'oiseau des terrains de l'Exposition de la Puissance, Montréal, 468.
Vaudreuil et ses environs, 528.
Vue de Duléingo, 530.
Voitures à vapeur, 551.
Vue du grand canal, près de Galt, 599.

MATIERES.

A

A nos abonnés et amis des Etats-Unis, 11, 23.
A nos abonnés, 11.
Anecdotes populaires sur Napoléon Ier, 17.
Annexion (l'), 26.
Administration de la justice, 26, 73.
Armée ottomane (l'), 53.
Agouie (l'), d'un criminel, 57.
Actes de générosité de Louis Philippe, 77.
Attentat (l'), de la rue Mignonne, 101.
A un ami inconnu, 112.
Adultère (l'), 117.
Alexandre Dumas et l'Église, 124.
A propos du "centin," 146.
A bas le centin vive le centime, 208.
Allemagne (l'), 280.
Athénée canadien (l'), 329, 342, 354.
Approche (l'), de la fin du monde, 351.

B

Air (l') national anglais, 357.
Ancienne (une) prophétie, 357.
A la presse, 450.
A propos de vieilles gazettes, 512.
Albanais (les), 529.
Agitation (l') en Irlande, 536.
Boucherie humaine chez les Anthropophages, 83.
Bal (le) de l'Elysée, 89.
Bonaparte et Joséphine, 161.
Bill (le), de M. Girouard, 170.
Beaconsfield (lord), 221.
Bardy (Pierre Martial), 229.
Bagarre (la), à Québec, 232.
Belges (les), en Afrique, 233.
Brown (l'hon. Geo.), 241.
Beigique patriotique, 290.
Bataille (la), de Craonne, 297.
Bardy (le docteur), 302.

C

Banquet de St. Jean Baptiste, 310.
Brulée vive, 393.
Bazaine, 415.
Banquet Fréchette, 509.
Bataille (la), de l'Alma, 517.
Béranger devant les tribunaux et en prison, 558.
Banquet des Délégués Français, 570.
Cà et là, 1, 13, 26, 49, 62, 76, 85, 97, 122, 138, 253, 265, 292, 324, 378, 392, 404, 414, 425, 437, 449, 462, 473, 486, 498, 509, 521, 534, 546, 557, 605.
Choses et autres, 21, 35, 41, 53, 59, 71, 83, 89, 95, 107, 119, 131, 141, 155, 167, 177, 201, 215, 225, 237, 251, 261, 273, 285, 299, 327, 339, 361, 363, 372, 385, 397, 409, 421, 435,

445, 457, 477, 486, 531, 541, 555, 567, 591, 615, 625.
Chronique Américaine, 2, 28, 52, 74, 73, 98, 134, 153, 194, 242, 254, 280, 310, 330, 354, 378, 402, 425, 450, 474, 497, 521, 546, 570, 593, 617.
Chercheurs de places (les), 2.
Criminelle par amour, 11.
Courte dissertation sur l'Union Législative, l'Annexion, l'Indépendance, la Royauté, 16.
Canadiens-Français et Anglais, 37.
Comment découvrir l'âge d'une personne, 65.
Chomage (le), 69.
Carrière (la) de Maréchal, 76.
Chronique Trifluvienne, 86.
Chemin de fer sur la glace (le), 100.
Comédie à l'Église, 101.
Croisade contre les Chihois, 136.
Chine (la), et le Japon, 172.

Coppée (François), apprécié par un écrivain Français, 173.
Correspondance, 184.
Cour (la), Impériale de Vienne le Jeudi Saint, 201.
Czars (les), de Russie, 221.
Cantatrice Canadienne, 232.
Conseils à mon neveu Anatole Durand, 237.
Char Allégorique, 242.
Comète (la), de 1880, 242.
Comment on opérera dans 50 ans, 249.
Conférence (la), de l'Hon. M. Royal, 253.
Convention Nationale de Québec, 258, 280.
Conseils, 275.
Chambre locale, 278.
Colonisation (la), 290, 342.
Congrès (le), catholique, 329.

- Chants Canadiens, 332.**
Convention et Commissions, 332.
Challeme-Latour (M.), 356.
Causerie faite par M. Bourassa, à la chapelle Notre Dame de Lourdes, Montréal, 366.
Chronique, 426.
Caprices (les) de la foudre, 429.
Conversation (la) des femmes, 433.
Correspondance anglaise, 452, 533, 606.
Conditions (les) du mariage aux îles Figi.
Cercle agricole, 462.
Colonisation, 462.
Cephalopode gigantesque, 465.
Culture de la betterave, 500.
Conduite honteuse, 534.
"Chants nouveaux" (les), 534.
Chien charitable (le), 536.
Chants de tristesse, 541.
Colonisation (le) et le capital, 557.
Ceux qu'on pleure, 565.
Colonisation, 581.
Cause de l'élection contestée de Berthier, 594.
Cardinal (le) John Henry Newman, 605.
Correspondance d'Irlande, 618.
- D**
Didon (le Père), 65.
Drame horrible, 76.
Dévouement filial, 153.
Deboisement (le), 158.
Départ de l'ex-impératrice Eugénie pour l'Afrique, 173.
Démonstration nationale, 256.
Deux premières communions en exil, 281.
Deux écoles, 342.
Devant Smyrne, 344.
Drapeaux (les) décorés, 392.
Derome M. François, 473.
Discours prononcé par M. Cherrier à l'Université-Laval de Montréal, 498.
Dulcino, 536.
Derniers moments de l'empereur Maximilien, 572.
Dîner Fréchette, 582, 601.
- E**
Echos, 16, 28, 40, 50, 64, 74, 86, 100, 110, 122, 136, 148, 158, 184, 196, 206, 220, 232, 253, 266, 278, 292, 321, 332, 344, 354, 366, 390.
Employés publics (les), 52, 414.
Etrennes (les), du roi, 93.
Émigration à Manitoba, 122.
Emploi des cendres pour les arbres fruitiers, 125.
Etats-Unis, 141.
Émigration aux États-Unis, 136.
Élections (les), en Angleterre, 157.
Ecuyer, 157.
Encombrement (l'), des professions, 181.
Élections (les), anglaises, 182.
Effet du tabac sur la vue, 269.
Ermitage (l'), 306.
Echos du 21 juin, 380.
En mer, 404.
Exposition (l'), 473.
Émigration et rapatriement, 545.
Expulsion (l'), en province, 548, 618.
Expulsion des congrégations religieuses de France, 585.
Election (l'), de Berthier, 593, 613.
Espagnols (les), et la bataille de Trafalgar, 630.
- F**
Femmes (les), 11, 14.
Ferme de Dervais, 56.
Faire pondre les poules en hiver 117.
Foudroyante (la), 177.
Flûte et piccolo, 206.
Fille (la), aux plumes, 238.
Fréchette, M., couronné par l'Académie française, 278.
Fréchette et la poésie du Canada, 311.
Fréppel (M. le député), 375.
Foi (la), 417.
Fil (le), de la vierge, 445.
France et Canada, 577.
- G**
Gouverneur-général (le), et l'éducation, 37.
- Grande (la), muraille de la Chine, 107.**
Galt (Sir A. T.), 171.
Giads one, 244.
Glouce, 269.
"Globe" (le) et le Sénat, 277.
Grande (la) fête du 21 juin à Québec, 302.
Guerre (la) du Pacifique, 357.
Géants et nains, 375.
Gouvernantes en France (les), 465.
- H**
Hommage (un) aux Canadiens-français, 53.
Haine (la) russo-allemande, 53.
Hommes de 37 et de 38: Charles Hindelang, 62, 109, 145.
Hommes de lettres (les), 98.
Histoire (l'), d'un baiser, 196.
Hartington (le marquis de), 273.
Histoire d'une culotte, 327.
Homme (l'), 477.
Histoire d'un bateau à vapeur, 525.
Habitudes de quelques grands écrivains, 619.
- I**
Insurrection (l') canaque, 33, 45.
Impératrice (l') à Compiègne, 76.
Immigration d'un Chinois, 112.
Intelligence (l') des animaux, 153.
Ignace de Loyola, 187.
Idée (une) patriotique, 196.
Île (l') de Robinson, 269.
Influence (l') indue, 390.
Impératrice (l') à Ste-Hélène, 411.
Instruction (l') publique, 414, 581.
Influence de la femme, 417.
Institutions des Rogations, 429.
Immunités (les), 437.
Industrie (l') et l'économie politique, 485.
- J**
Journées (les) révolutionnaires, 101.
"Jacques Cartier ou le Canada vendé," 160.
Juifs (les) 172.
Justice! justice! 289.
Jésuites (les) au Havre, 369.
- L**
Les dix commandements journalistiques, 65.
Louis XVI amené de Versailles à Paris par la populace, 88.
Lettre menaçante, 89.
Langue (la) française en Canada, 121.
Liens (les) allemands, 125.
La petite sœur, 129.
Langue (la) française et les anglicismes, 134.
Louisiane (la), et le Canada, 148.
La bonne éducation c'est le bonheur, 161.
Le nouveau grand chancelier, 189.
La langue française à Ottawa, 241.
Lettre d'Italie, 249.
Leopold (le prince), 267.
La lune rousse, 269.
Les dénicheurs de lions, 269.
Le 21 juin, 317, 324.
Le 21 juin à Woonsocket, 344.
Le 14 juillet 1830, 349.
Lettre (une), à la Ste Vierge, 361.
Le mauvais zouave, 372.
La pipe de Jean Bart, 373.
La chasse aux femmes, 381.
Le 14 juillet à Montréal, 389.
La lanterne, 405.
Les journaux français et le poète Lauréat, M. Fréchette, 428.
Lavallée (Mons.), et l'industrie sucrière en Canada, 437.
Lettre d'Italie, 438.
Liste alphabétique des barbarismes les plus répandus parmi nous etc, 476, 501.
Lettre américaine, 486.
Luxe (le), au moyen âge, 505.
Le découvreur, 524.
Le Parisien, 524.
Les humbles martyrs, 525.
Le prêtre sauvé, 525.
Les avantages du crédit foncier, 534.
- Littérature (la), canadienne, 546.**
La cathédrale de Cologne, 560.
La chasse au corsaire, 560.
Lourdes, 565.
- M**
Mouvement (le), Irlandais, 26.
Misère (la), à Paris, 28.
Mouvement (le), des populations, 49.
Mémoires de Mme de Rémusat, 64.
Médecin (le), du village, 68, 80, 92, 104, 116.
Massacre (le), de Lucan, 86.
Maximes, 107, 124.
Manies de quelques compositeurs.
Misère (la), en Italie, 122.
Mission (la), de M. Galt, 169.
Marguerite (la reine), 185.
Manuscrit (le), de St Pierre, 213.
Médaille commémorative, 213.
Mennonites (les), 232.
Méthode pour conserver les pommes de terre, 245.
Morte pour s'être serré les pieds, 249.
Martyr (un), 263.
Mariage (le), dans le monde parisien, 293.
Montcalm, 306, 486.
Montgomery, 306.
Mgr Pie, 333.
Monument de Salaberry, 462.
Misère (la), en Prusse, 512.
Marée (la), monte à Trois-Rivières, 533.
Mois des morts (le), 541.
Mode (la), 558.
Mines d'or de la Beauce, 581.
- N**
Notre revenu, 14.
Napoléon 1er fabuliste, 26.
Nouvelles étrangères, 74, 100, 170, 184, 220, 233, 244, 263, 356, 381, 450, 509, 593, 605.
Nègre (le), 112.
Nihilisme (le), sanguinaire, 148.
Notre Prince, 170.
Navigation (la), aérienne, 221.
Notre représentation à Londres, 321.
Nord (le), 464.
Navigation (la), aérienne en mer, 548.
- O**
Oyez! Oyez!, 23.
Ontario et Québec, 73.
Origine de la météorologie, 124.
Opéra Français (l'), 170.
Ordres (les), religieux en France, 173.
O'Callaghan (le docteur), 280.
"Opinion Publique" (l'), du 24 Juin 1880, 302.
Organisateurs (les), de la fête du 21 Juin à Québec, 302.
Opinion (l'), des médecins, 351.
Origines (les), de la crise en Irlande, 474, 493.
Ole Bull, 512.
- P**
Politique (la), en action, 1.
Pacaud (la famille), 2.
Poésies: Les trois rois, 20; Les deux patries, 32; Le père, l'ange et l'enfant, 56; Illusions perdues, 68; Retour (le) Crémazie, 80; Les miettes de l'Histoire, 89; Un combat avec ma muse, 92; Dispute de l'Amour et de l'Amitié, 104; Au malheureux typographe qui a défiguré le troisième vers de ma pièce intitulée: "Combat avec ma muse," 116; Sur le tombeau de Crémazie, 128; R-verte, 140; Repentir du pêcheur, 164; Souvenirs, 176; A Nordenskjöld, 213; La sentinelle de Montcalm, 224; Hommage à Crémazie, 256; La providence, 272; Hymne à St. Jean Baptiste, 306; Chant National, 307; Chants nouveaux, 310; La fête Nationale, 344; Les érables, 348, Il sera prêtre, 384; Le lac de Beauport, 408; A mon ami A, 429; Épître, 453; A mon ami M. W. Chapman, 468; R-verte d'Automne, 481; Prenez
- garde!; Sonnet, 504; Le Viatique, 516; Chant du batelier Canadien, 528; A M. Xavier Marmier 540; Le mois des morts, 541; Fable première, 548; Le petit roi du logis, 552; Fable deuxième, 558; A ma jeunesse, 564; La mendiante, 572; Le temps qui n'est plus, 576; Sonnet, 582; Eloge des huitres, 588; Barcarolle, 600; En mer, 620; Le jour de l'an, 632.**
Pensez-vous à vous marier, 81.
Pêche (une), effroyable, 105.
Paul Féval (portrait de), 124.
Population (la), en Europe, 125.
Petit père ne me grondez pas, ils sont si malheureux, 155.
Pape (le), 165.
Pie IX, 185.
Prophéties pour 1881, 213.
Persécution (la), en France, 218.
Prêtres (les), et les religieux insultés par les Républicains, 221.
Politique (la), à l'égard du Canada, 232.
"Papineau" et le "retour de l'exilé," 212.
Papineau (feu M.), 268.
Portrait de Berryer en 1874, 269.
Programme (un), à l'eau, 289.
Poésie et drame 289.
Pie (le cardinal), 292.
Politique (la), 351.
Politique (la), et le clergé, 365, 377.
Pourquoi nous voulons une coalition à Québec, 366.
Portraits des deux orateurs catholiques MM. Chesnelong et Lucien Brun, 373.
Prochaine exposition (la), 377.
Prise (la), de la bastille, 397.
Prise (la), du faubourg St. Antoine, 421.
Progrès (le vrai), 423.
Papauté (la), 464.
Prince (le), et la Princesse de Galles, 505.
Portrait de Léon XIII, 524.
Principales (les) maisons de commerce de Montréal, 633.
- Q**
Quelques anecdotes sur les chiens, 333.
Quatorzième convention des Canadiens aux États-Unis, 510.
Quelques titres bizarres, 558.
Questions, 558.
- R**
Récompenses Internationales, 14.
Reine (la) de Naples, 29.
Révolutions (un) sous Louis XIV, 65.
Résurrection (la) 170.
Redde Cæsarem Cæsari, 172.
Rameau (M.) et l'émigration, 205.
Ristori (madame), 245.
Ravages (les) de l'émigration, 277, 289.
Revanche (une), 285.
République (la) française et les Jésuites, 389.
Repentir (le), 393.
Réponse (la) de M. de M. Frontenac, 438.
R-verte, 482.
Récit de l'évasion de Napoléon III au château de Ham, 464.
Réforme (la) judiciaire, 497.
Rapport de la police de Londres, 501.
Rencontre du comte de Chambord et du comte de Paris, 505.
Regrettables usages et superstitions, 512.
Récit de quelques unes des tentatives d'assassinat faites sur Napoléon III, 537.
Représentation (les) de la France, 569.
- S**
Sénon (la), 85, 133, 169, 181, 193, 205.
Salon (le) de madame de Récamier, 88.
Semaine (la) parlementaire, 97, 109, 146, 207.
- garde!; Sonnet, 504; Le Viatique, 516; Chant du batelier Canadien, 528; A M. Xavier Marmier 540; Le mois des morts, 541; Fable première, 548; Le petit roi du logis, 552; Fable deuxième, 558; A ma jeunesse, 564; La mendiante, 572; Le temps qui n'est plus, 576; Sonnet, 582; Eloge des huitres, 588; Barcarolle, 600; En mer, 620; Le jour de l'an, 632.**
Pensez-vous à vous marier, 81.
Pêche (une), effroyable, 105.
Paul Féval (portrait de), 124.
Population (la), en Europe, 125.
Petit père ne me grondez pas, ils sont si malheureux, 155.
Pape (le), 165.
Pie IX, 185.
Prophéties pour 1881, 213.
Persécution (la), en France, 218.
Prêtres (les), et les religieux insultés par les Républicains, 221.
Politique (la), à l'égard du Canada, 232.
"Papineau" et le "retour de l'exilé," 212.
Papineau (feu M.), 268.
Portrait de Berryer en 1874, 269.
Programme (un), à l'eau, 289.
Poésie et drame 289.
Pie (le cardinal), 292.
Politique (la), 351.
Politique (la), et le clergé, 365, 377.
Pourquoi nous voulons une coalition à Québec, 366.
Portraits des deux orateurs catholiques MM. Chesnelong et Lucien Brun, 373.
Prochaine exposition (la), 377.
Prise (la), de la bastille, 397.
Prise (la), du faubourg St. Antoine, 421.
Progrès (le vrai), 423.
Papauté (la), 464.
Prince (le), et la Princesse de Galles, 505.
Portrait de Léon XIII, 524.
Principales (les) maisons de commerce de Montréal, 633.
- Souvenir du siège de Paris, 137.**
Sucre (le) d'érable, 143.
Sonnet à une jeune fille, 152.
Semaine (la) sainte à Paris, 213.
Souvenir (un) de 1871.
Schanne, 281.
Souvenirs d'autrefois, 321.
Saint-Jean-Baptiste (la) à Montréal, 329.
Salaires (les), 377.
Séiculture, 381.
Situation (la) en Irlande, 461.
Sucre (le) de betterave, 485.
Sarah Bernhardt à Genève, 510.
Sœur (la) de charité, 512.
Sur l'avenir des femmes, 560.
Sarah Bernhardt à New-York, 606.
- T**
Titre (le) "d'Esquire," 62.
Tentative d'assassinat sur un prêtre, 88.
Textologie comparée, 110.
Toujours le centin, 194.
Traité (le) de Washington, 268.
Tabac (le) et la boisson, 297.
Trafalgar, 457.
Topinambour, 615.
- U**
Un souvenir de première communion, 11.
Une heureuse découverte, 23.
Utilité de la discussion publique, 38.
Union législative, annexion, indépendance, royauté, 38.
Uniforme (l') du prince impérial, 53.
Un chef-d'œuvre de mécanique, 53.
Un nouveau Gilliat, 77.
Une histoire de poule, 77.
Utiliser les mauvaises herbes, 101.
Union (l') commerciale avec les États-Unis, 121, 146, 353.
Un mot sur les Jésuites, 208.
Un dominicain à Notre-Dame, 218.
Un procès émuant et un grand avocat, 267.
Un grand mourant, 268.
Un vrai progrès, 287.
Une grave question, 342, 365, 413.
Une entrevue avec M. Chs Bradlaugh, 356.
Un jaloux, 392.
Une position difficile, 402.
Un libéral, 404.
Une vengeance, 409.
Un roi et une reine, 440.
Une histoire de ma jeunesse, 441.
Un singulier bigame, 445.
Une prophétesse, 453.
Un procès intéressant en France, 469.
Une bonne femme, 481.
Une nouvelle entreprise, 485.
Une légende de l'autre monde, 513.
Une église nationale, 522.
Un panier de têtes, 629.
Une page d'histoire, 524.
Une école d'agriculture, 545.
Une autre institution française, 545.
Un anniversaire, 549.
Un précieux témoignage, 577.
Une fête de famille, 593.
- V**
Variétés, 11, 17, 89, 101, 113, 125, 149, 161, 233.
Victor Hugo, 136.
Vive le centin! A bas le centin! 157.
Vol (un) souterrain, 172.
Vingt-quatre (le), juin prochain à Québec, 193, 217, 242.
Vraie origine du terme Ecuyer, 205.
Verdi, 213.
Veuve (la), de Napoléon III, 261.
Vérité (la), sur l'insurrection du Manitoba, 266.
Volcan (un), dans l'eau, 280.
Vincent (l'hon. Louis), 290.
Voyage en Afrique, 325.
Vie (la) d'artiste, 357.
Vérité (la), sur la mort du prince impérial, 414.
Valois (feu monsieur), 426, 449.
Vampirisme (le), en Serbie, 553.
"Vieilles gazettes," 557.

AU RELIEUR.

Les gravures qui couvrent deux pages doivent être pliées de la manière ordinaire et collées au milieu du pliage avec un onglet, de telle sorte qu'elles ne soient ni percées par la couture, ni ramassées en arrière, lorsque le volume est relié.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 1.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 1er JANVIER 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMI pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

ÇA ET LÀ

Un correspondant du Journal de Québec dit qu'on devrait avoir, dans la province de Québec, une école spéciale pour mettre nos compatriotes en état de remplir quelques-uns des principaux emplois sur les chemins de fer. Il n'y a pas de doute que l'éducation pratique a fait beaucoup de progrès depuis quelques années parmi nous, mais il reste encore beaucoup à faire.

Le Times de New-York constate que l'éloquence de la chaire est très-pauvre aux États-Unis et qu'en général les ministres protestants ont une manière ennuyeuse de dire les meilleures choses. Il regrette que les gens qui vont à l'église ne soient pas mieux servis, et croit que des sermons plus agréables seraient plus utiles.

Un journal américain dit qu'il est sérieusement question d'élever un monument à notre premier père Adam. C'est le cas de dire : mieux vaut tard que jamais. Il n'y a que les Américains pour avoir une idée comme celle-là. La grande question va être de reconstituer le père Adam de manière à ce qu'il puisse se reconnaître. Ceux qui auraient quelque photographie du père des hommes sont priés de le faire savoir.

On dit que la princesse Louise revient au Canada avec le projet d'établir une cour à Ottawa. On importerait bien entendu de l'Angleterre les principaux éléments et le personnel de ce simulacre de cour. Nous sommes bien démocrates et bien pauvres pour qu'on nous fasse un tel honneur, et ce sera guère le moyen

d'obtenir des États-Unis les relations commerciales sans lesquelles le Canada, la province de Québec surtout, ne sera jamais prospère. On compte, sans doute, sur nous pour cela comme pour tirer le fameux dernier coup de canon en faveur de l'Angleterre.

Un journal américain dit qu'on trouve souvent parmi les filles de vingt-cinq à trente ans les plus jolies et surtout les plus aimables femmes. De seize à dix-huit et vingt ans, une jeune fille est sans doute généralement plus piquante, plus agaçante, mais c'est encore une enfant manquant de l'expérience et de la réflexion nécessaires à une femme mariée. Il croit donc qu'un homme sage devrait souvent prendre sa femme parmi les filles de vingt-cinq à trente ans. Nous sommes sûr que plusieurs de nos aimables lectrices approuveront la manière de voir de ce journal.

Les pères et mères de familles avaient autrefois le plaisir d'assister, dans les couvents, à des séances intéressantes et instructives où ils pouvaient constater les progrès faits par leurs enfants. Ces séances publiques sont prohibées maintenant, la distribution des prix même se fait privé-ment. Il n'y a pas de doute que ces séances publiques étaient pour un grand nombre de personnes extravagantes une source de dépenses, et que pour faire briller leurs filles, elles faisaient des folies. La vanité est si sottise dans notre pays ! Nous savons que les raisons du changement qu'on a opéré sont excellentes, mais ces séances publiques étaient un mobile puissant d'émulation pour les enfants et une grande satisfaction pour les parents. Les parents admettent que le changement doit être bon puisqu'on l'a fait, mais ils ne peuvent s'empêcher de regretter le temps passé.

Le Courier du Canada a publié un tableau qui prouve que les Canadiens-français sont loin d'avoir leur part légitime de patronage sur le chemin de fer provincial, dans les trois principaux départements. Sur 84 employés il y en a 56 d'origine anglaise ou irlandaise recevant \$2,880 par mois, et 26 d'origine française recevant \$946 par mois.

Les autres emplois secondaires sont divisés comme suit : 115 Canadiens-anglais et 151 Canadiens-français ; la somme de salaire est cependant à peu près égale !

Ces relevés, joints à ceux du Courier de Montréal, démontrent clairement que partout à Ottawa comme à Québec, dans l'administration des affaires publiques et municipales, à la corporation de Montréal comme au chemin de fer du Nord, partout nos compatriotes d'origine anglaise ont la part du lion. On ne dirait pas que c'est nous qui formons la grande majorité de la population de cette province, que le Bas-Canada est un pays français.

Il y a sept ou huit ans, des tableaux de même nature furent publiés, des protestations éloquentes retentirent d'un bout du pays à l'autre, mais on laissa passer l'orage et les choses allèrent comme auparavant.

Nous disions, il y a deux ou trois semaines, qu'un temps viendrait où nous devrions faire le bilan de ce que la pro-

vince de Québec a donné à la Confédération et de ce qu'elle en a eu. Le Herald de Montréal vient d'émettre la même opinion à propos de la vente du chemin de fer provincial. Il dit que considérant les avantages faits aux autres provinces par l'acte fédéral, la province de Québec aurait bien le droit d'obtenir quelque compensation qui l'aiderait à sortir des embarras où elle se trouve. Le Globe et les journaux d'Ontario combattent naturellement cette idée et trouvent absurde qu'on songe à faire payer par le gouvernement fédéral les dettes contractées par les provinces dans un but d'intérêt local. Il n'y a pas de doute que c'est la manière de voir de sir John comme de M. Mackenzie, et que les chefs des deux partis s'uniront pour empêcher qu'aucune demande de cette nature ne soit écoutée.

La Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick ont eu des better terms en montrant les dents, la Colombie exige que nous nous ruinions pour construire le chemin de fer du Pacifique ; mais la province de Québec, elle, n'obtiendra rien, soyons en sûrs. On lui dira : "Taxez-vous ou consentez à l'union législative." Ferons-nous comme la Nouvelle-Ecosse et la Colombie qui ont dit : "Donnez-nous ce que nous voulons ou nous sortons de la Confédération." Non, nous sommes trop doux pour tenir un langage aussi violent.

Mardi soir de la semaine dernière, a eu lieu l'inauguration d'une société d'économie politique. Le but de cette société est d'obliger des gens qui se redoutent et se jugent mal, à se voir, se connaître, à s'asseoir à la même table et à discuter ensemble avec calme et franchise les grandes questions d'intérêt public. Il y avait là des gens de tout âge, de toutes les classes et de toutes les opinions. Ceux qui ont pris la parole, conservateurs et libéraux, se sont accordés à dire que le temps était arrivé de discuter sérieusement et courageusement les questions qui intéressent si vivement l'avenir du pays, savoir : l'union législative, la fédération impériale, l'indépendance, l'annexion, etc., etc. Tous n'ont eu qu'une voix pour dire qu'il fallait sonder les voies de l'avenir, étudier les moyens de rendre notre pays prospère. Certes, c'est à nous surtout, Canadiens-français, à nous qui voyons nos compatriotes continuer d'émigrer par centaines tous les jours aux États-Unis, qu'il appartient de chercher la solution du problème de nos destinées. L'intérêt personnel et l'amour de nos enfants devraient nous engager à nous demander où nous allons et ce que nous allons devenir. Si les Anglais eux-mêmes sont effrayés, que ne devons-nous pas craindre ? La protection est un pas dans la bonne voie, mais ce n'est pas tout ce qu'il nous faut. Son meilleur effet sera de nous conduire à la conviction que seuls le marché, le capital et l'esprit d'entreprise américains nous donneront la prospérité.

Une assemblée a eu lieu à Montréal, dans le but de prendre en considération la situation de l'Irlande, et d'adresser à Sa Majesté la reine une requête la priant de faire adopter des lois propres à remédier aux injustices dont les fermiers ou tenanciers souffrent dans ce pays. Cette assemblée, qui n'avait pas été annoncée suffi-

samment, n'était pas aussi nombreuse qu'elle aurait dû être, mais elle a été très-paisible et les discours modérés.

Les Canadiens-français étaient représentés à cette assemblée par MM. Coursol, Dubamel, J.-L. Beaudry, Thibaut et Jeanotte qui prirent la parole et prononcèrent des paroles de sympathie pour les souffrances de l'Irlande.

Le fait est que cette pauvre Irlande mérite bien les sympathies du monde civilisé. Il y a si longtemps qu'elle lutte et qu'elle souffre ! Ce qui nous surprend, nous, ce n'est pas que les Irlandais se soient soulevés de temps à autre pour briser leurs chaînes, mais qu'ils ne se soient pas agités de manière à réussir, qu'ils ne se soient pas fait tuer jusqu'au dernier plutôt que de vivre dans un si triste état d'abjection. Nous parlons surtout de l'époque où, privés de tous droits civils et politiques, traités comme des bêtes de somme, ils ne pouvaient avoir d'autre ambition que celle de ne pas mourir de faim en travaillant jour et nuit pour leurs seigneurs et maîtres, les propriétaires du sol. Ils ont réussi, depuis un siècle, à obtenir beaucoup de réformes, à briser plusieurs anneaux de leurs chaînes, mais leur condition matérielle s'est peu améliorée. Ils meurent encore de faim pour faire vivre en Angleterre, au sein de l'opulence, les riches propriétaires de la plus grande partie du sol. Il y a dans ce pays si fertile, cinq à six cent mille paysans ou fermiers qui travaillent du matin au soir depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, pour être capables de payer leur fermage, sans aucun espoir de pouvoir jamais acquérir un pouce de terre, exposés tous les ans à être jetés dans le chemin, privés même de l'espérance de rendre leur sort meilleur en augmentant par leur industrie les revenus des terres qu'ils cultivent.

C'est pour mettre fin à un état de choses aussi lamentable que les Irlandais s'agitent en ce moment. Certes, si nous étions à leur place, nous nous agiterions autant qu'eux, et peut-être même n'aurions-nous pas enduré si longtemps ce qu'ils ont souffert.

L.-O. DAVID.

LA POLITIQUE EN ACTION

Nous n'en avons pas encore fini avec la question de la pratique et de la théorie, et avec le parallèle de MM. Cartwright et Tilley. L'Eclairneur est venu à la rescousse de la Patrie, qui pourtant paraissait pouvoir se tirer assez bien d'affaire toute seule.

M. Gélinas, essaie de déprécier MM. Cartwright et Mackenzie, et d'élever M. Tilley aux nues en disant que les premiers sont des théoriciens, pendant que le ministre des finances du cabinet Macdonald est un homme pratique.

Nous demanderons à M. Gélinas ce qu'il entend par un financier pratique. Est-ce un homme qui a été dans les affaires ? D'abord, si c'est cela qu'il veut dire, il aura de la peine à trouver des financiers pratiques en Angleterre. Pour ne pas remonter plus haut, lord Beaconsfield, M. Gladstone, M. Lowe, Sir Stafford Northcote, qui ont été successivement ministres des finances en Angleterre, n'avaient jamais été dans les affaires, et deux d'entre eux n'étaient que des écrivains. Et pourtant, N. Gélinas admettra que, comme financier, ils valent M. Tilley ! Sir Francis Hincks, qui est reconnu comme le premier financier que nous ayons eu, n'était que journaliste quand il a commencé à s'occuper des finances.

Notre confrère continue sur ce ton pendant deux colonnes.

Nous ne croyons pas nécessaire de revenir sur ce que nous avons déjà dit à propos de cette discussion, que nous pensions close, lorsque l'*Eclairneur* a jugé à propos de la reprendre ainsi après coup. Le système de notre confrère est assez simple. Sa façon de procéder, par questions auxquelles il répond lui-même, est très commode. Il aurait pu s'épargner le trouble de cet interrogatoire *ex-parte*, en relisant ce que nous avons écrit. Nous n'avons pu obscurcir notre pensée au point de nécessiter toutes ces suppositions, plus grotesques les unes que les autres, et que l'*Eclairneur* se donne l'avantage facile de tourner en ridicule, après les avoir mises à notre compte.

L'écrivain de l'*Eclairneur* doit savoir ce qu'est la politique en action, dont nous avons parlé à l'occasion de la tournée d'inspection faite par sir Leonard Tilley. Il n'est pas nécessaire de recourir aux déductions tirées de M. de LaPalisse ou de Copernic pour comprendre la signification de ce mot.

Entre les deux écoles de la protection et du libre-échange intransigeants, on trouve une école modérée, opportuniste, qui conteste la valeur des théories absolues en cette matière, et qui fait de l'application des systèmes une question de temps, de lieux, de circonstances. M. Tilley semble accepter l'opinion de cette école, et il considère les systèmes au point de vue de l'expérience et des faits, au lieu de les envisager uniquement à la trompeuse lumière des théories. Il n'y a pas lieu de lui lancer l'anathème, de le traiter d'hommes sans principes et de *démagogue*. Les épithètes que lui lance l'*Eclairneur* s'appliqueraient avec autant de justesse à tous ceux—et ils forment la très-grande majorité du pays—qui partagent le même sentiment, qui ne sont ni absolument libre-échangistes ni absolument protectionnistes, mais qui attendent de bons résultats du système protecteur dans le moment, et qui veulent en essayer, quitte à le rejeter plus tard si leur espérance est déçue.

L'*Eclairneur* rend hommage à cette politique sans s'en apercevoir, lorsqu'il revendique pour M. Cartwright le mérite de l'avoir appliquée avant M. Tilley. Il cite la fameuse augmentation de droits de 17½, décrétée en 1874 par le gouvernement libéral, pour montrer que ce gouvernement, libre-échangiste en théorie, savait parfois apprécier les avantages de la protection dans la pratique. Ainsi, M. Cartwright, tout comme M. Tilley, admettait qu'il y a des circonstances où les principes absolus, en économie politique, doivent plier devant la nécessité des temps; personne ne songe à le qualifier de *démagogue* pour cela. Pour être conséquent, il aurait dû persévérer dans cette voie et arborer franchement le drapeau protecteur lorsque les besoins de l'industrie ont réclamé un remaniement complet du tarif.

A ce sujet, notre confrère ne doit pas ignorer un fait dont l'authenticité peut s'établir: c'est que M. Mackenzie n'était pas hostile à la protection, et qu'il aurait accepté ce programme, peu de temps avant les élections générales de 1878, sans l'opposition irréconciliable de M. Georges Brown.

Maintenant, et indépendamment de ce qui précède, l'*Eclairneur* voudrait-il nous dire, en terminant, si c'est dans le but d'étayer sa thèse qu'il a agrémenté sa démonstration de personnalités. Nous ne voyons pas, pour notre part, ce que notre nom pouvait faire à la chose. De ce que les rédacteurs de l'*Opinion Publique* signent leurs écrits, il ne suit pas qu'il y ait convenance pour nos contradicteurs de nous mêler personnellement aux débats que nos articles peuvent occasionner. Nous comprenons, cependant, que, pour une certaine presse, il est difficile de se défaire entièrement de cette habitude des personnalités. Au reste, nous n'avons qu'à nous louer, pour ce qui concerne la *Patrie*, de la manière dont nous avons été traité par ce journal; la discussion, la polémique même, deviennent un véritable plaisir, ainsi entendues.

A. GÉLINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 22 décembre 1879.

Le général Grant continue sa nouvelle Odyssée à l'intérieur et recueille à chaque station un renouveau de popularité qui lui va droit au cœur.

De Cincinnati à Columbus, de Columbus à Philadelphie, ce ne sont que cris de joie, ovations, dîners officiels, discours extra-officiels, poignée de main, toasts et tout le tremblement.

C'est à ce point que les démocrates eux-mêmes se croient obligés de faire comme les autres, pour se distraire; et que les nègres se proposent, dit-on, de le porter en triomphe.

Rien ne manque donc à cette exhibition en plein vent. Parole d'honneur! si ce n'était le froid qu'il fait, on se croirait à Rome, au temps de sa décadence. Car les honneurs que l'on rend à ce simple citoyen, qui revient de faire un voyage d'agrément, ressemblent beaucoup à ceux que le peuple romain adressait à ses Césars.

Ceux qui ont approché de l'illustre général, nous le représentent comme très-perplexe.

On lui offre, à la fois, deux fonctions magnifiques, rapportant \$50,000 chacune: la présidence de la future Compagnie du canal interocéanique—via Nicaragua—et celle des Etats-Unis. Laquelle acceptera-t-il? Peut-être toutes les deux!

* *

Que ce soit Grant ou Tilden qui habite la Maison Blanche, que le futur canal traverse le Nicaragua ou l'Etat de Panama, ce n'est pas ce qui doit nous inquiéter outre mesure, non plus que de savoir qui entreprendra ce travail immense. Ce que je puis dire avec assurance c'est que, pendant ces vaines compétitions, les jours et les mois s'enfuient comme des hirondelles; ce qui est encore plus certain, c'est que l'année 1879 s'évanouit dans le passé comme une dernière illusion.

C'est en vain que nous voudrions la retenir une heure, une minute de plus:

*On a beau la prier,
La cruelle quelle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.*

* *

Cette année 1879 ne me paraît pas devoir faire époque dans notre siècle. C'est une année honnête qui ne fera pas parler d'elle. Il est vrai qu'elle n'a pas eu de grandes calamités, ni pestes ni tremblement de terre. L'Amérique du Nord notamment s'en souviendra à cause de son abondance. Quand au Canada, j'ignore s'il lui doit quelque chose. Cependant, si j'en crois les lettres de mes amis, je pense que les Canadiens verront dans 1879 une date glorieuse. N'est-ce pas cette année que l'on a commencé ces grands défrichements d'où sortira une nouvelle génération et une nouvelle prospérité?

Pour ne m'occuper que de l'Amérique, je dirai encore que l'année qui s'en va sera célèbre entre toutes, dans les annales du Chili qui est en train d'écraser le Pérou. Naturellement le Pérou regardera 1879 comme un vrai cauchemar, une date horrible qu'il couvrira d'un crêpe noir. Mais que voulez-vous: à la guerre comme à la guerre.

L'Etat de Panama ainsi que de Lesseps s'en souviendront comme d'une cruelle et amère déception. Les Cordillères, grâce à la mauvaise volonté des Américains, sont un obstacle de plus en plus insurmontable.

Enfin, l'année que nous venons de traverser possède une légende qui aura son retentissement dans l'avenir. La mort du fils de Napoléon III y est écrite en lettres de sang. On n'oubliera pas plus le 3 juin 1879 que le 5 mai 1821, jour anniversaire de la mort de Napoléon Ier.

* *

Je vais rechercher le plus brièvement possible maintenant quel est le plus grand événement scientifique de ces douze mois, hélas! écoulés: Placerons-nous en première ligne la découverte récente de procédés nouveaux pour la fabrication du

diamant? ou donnerons-nous la préférence à l'application merveilleuse d'un appareil héliographique avec lequel on peut communiquer jusqu'à une distance de 300 milles sans fils télégraphiques ni téléphones?—découverte qui vient d'être utilement mise en pratique par le général Roberts dont l'armée est presque cernée par les Afghans—Non! quelle que soit la valeur de ces révélations scientifiques, nous devons placer encore plus haut la dernière invention d'Edison; sa nouvelle lampe électrique tout à fait simplifiée et mise à la portée de toutes les bourses.

C'est une véritable révolution dans l'électricité. Dans mille ans, il est évident que l'on appellera la période moderne, le siècle des lumières; cela est incontestable; je connais la modestie de mes contemporains, et aucun d'eux, j'en suis sûr, ne protestera. Fort de cette première assurance, j'espère, en outre, que 1879 qui disparaît à l'horizon, sera une date brillante aux yeux de la postérité; car, dans ce chiffre prédestiné, elle y verra le triomphe définitif de la lumière électrique sur l'ancien et ridicule mode d'éclairage.

Hurrah pour le nouveau flambeau!
Edison for ever!

Allons, disparaissent vieilles lampes Carcel, Votre temps est passé; que l'on sème du sel Sur votre souvenir. Et toi, froide lanterne, Bec de gaz qui répand une lumière terne, Expire sans façon et fais place au flambeau Qui brille à Menlo-Parc. Descendez au tombeau Malheureux inventeurs de lampes à pétrole—
—Avait-on jamais vu invention plus folle!—
Une flamme plus traître? En voyant sa hideur, En respirant encore son effroyable odeur, Je rends grâce, Edison, à ton brillant génie, Noble émanation de la source infinie!
—Prométhée autrefois a dérolé le feu, Et le ciel l'en punit!

Mais aujourd'hui, c'est Dieu, Qui par ta main soulève encore un pli du voile, Et nous donne à chacun le rayon d'une étoile!

* *

Ainsi qu'on voit mourir les légères lueurs Des pâles feux follets sur les tombes en fleurs, Et que s'évanouit—ainsi qu'un météore— Cette opale clarté qui devance l'aurore, Tous les vieux lumignons si chers à nos aïeux; La chandelle de suif et le bois résineux; Le vieux lustre d'argent à l'huile parfumée; La cire transparente et la lampe enfumée; Toute cette défroque et cette antiquité Va disparaître!

Place à l'électricité!

ANTHONY RALPH.

LES CHERCHEURS DE PLACES

Le gouvernement local se propose de mettre en vigueur certaines dispositions relatives au service civil et qui prescrivent l'examen préalable pour tous les aspirants aux emplois publics. Jusqu'à présent ces dispositions sont restées à peu près à l'état de lettres mortes. Elles ont pour objet de diminuer le nombre des concurrents en rendant plus difficile l'accès des places et d'assurer l'efficacité du service par l'épreuve des candidats. Dans les conditions présentes, la carrière des charges et des emplois est ouverte aux aspirations de toutes sortes et aux ambitions les moins justifiées. Le premier venu peut y prétendre, s'il a seulement rendu quelque service en temps d'élection, ce que l'on considère comme le titre suprême qui doit l'emporter sur tous les autres et en tenir lieu même. De là cette affluence déraisonnée vers des positions qui sont parfois si enviées de ceux qui les connaissent peu et que ceux-là qui les connaissent bien n'acceptent souvent que comme pis-aller. Chaque changement d'administration voit surgir un flot énorme de solliciteurs en quête de places, dont le moindre inconvénient est de gêner les nouveaux gouvernements dans leurs premiers mouvements et d'entraver la marche des affaires. Le cabinet Chapleau essuie présentement cette rafale que le cabinet Joly avait ressentie avant lui et que le gouvernement fédéral a dû subir lui aussi dans les premiers temps de son administration. C'est comme mesure de protection pour eux-mêmes, et aussi dans l'intérêt général dont leur attention se trouve forcément distraite par ces appels assourdissants de l'intérêt privé, que les nouveaux ministres ahuris ont résolu de donner force à la loi qui s'applique à cette matière.

En vertu de cette loi tout ce qui concerne l'admissibilité à emplois et le remplissage des cadres est référé à un bureau spécial, dont c'est la fonction de prendre connaissance des demandes, d'examiner les aspirants sur les qualifications et leurs titres et de décider de leurs prétentions. Le service pécuniaire est mis sur le pied des carrières professionnelles, et l'entrée cesse d'en être possible indistinctement pour tous. Cette façon, aussi, les ministres échappent à une courbe insupportable qui abîme une partie de leur temps au détriment des affaires publiques. Le chiffre d'applications diminue, et la concurrence fait plus qu'entre un petit nombre de candidats. La faveur même, sans être entièrement écartée, se trouve circonscrite dans son action, et on est sûr que son influence, légitime d'ailleurs, ne s'exerce que sur des sujets dignes, et sans parvenir pour le public. De leur côté, les députés sont délivrés, comme les ministres, d'une foule d'obsessions, ils cessent d'être tourmentés par la voix de ces réclamations criardes que toute élection entraîne inévitablement après elle. Ils n'ont qu'à renvoyer les requérants au bureau des examinateurs. En somme, tout le monde se trouve bien du changement, y compris les solliciteurs que cela décourage et qui prennent le sage parti de tourner leurs efforts vers une voie plus avantageuse. C'est un service que l'on rend à ces personnes, dignes en général de toute sympathie. En effet, s'il se trouve quelques intrigants et quelques fourbes dans leurs rangs, la plupart méritent la confiance et n'ont d'autre tort que de se faire illusion sur leur capacité et leurs titres. Le besoin en fait agir un grand nombre, et c'est une raison de les prendre en pitié, non de les rudoyer et de les rebuter. On ne doit pas s'étonner de ces demandes multiples dans ce temps de gêne publique et particulière, lorsque les gens dénués de ressources sont si nombreux. Et puis les charges publiques ont de tout temps exercé de l'attrait, fait naître la convoitise.

«Chaque fois que je nomme à une place, disait Louis XIV, je fais quatre-vingt-dix-neuf mécontents et un ingrat.» Ceci permet de supposer qu'à l'époque du grand roi comme, de nos jours, il y avait pour un emploi cent candidats.

A. GÉLINAS.

LA FAMILLE PACAUD

LONGÉVITÉ REMARQUABLE DE CETTE FAMILLE

Les dix personnes dont suivent les noms sont issues du mariage de feu Joseph Pacaud, en son vivant, marchand de la ville des Trois-Rivières, avec dame Angélique Braun, son épouse, aussi décédée.

L'âge de chacune de ces personnes aux 1er janvier 1880:

	Années.	Mois.	Jours.
Joseph-Narcisse Pacaud, né le 30 janvier 1810.....	69	11	0
Philippe-Napoléon Pacaud, né le 22 janvier 1812.....	67	11	9
Charles-Adrien Pacaud, né le 14 juillet 1814.....	65	6	14
Louis-Edouard Pacaud, né le 20 janvier 1815.....	64	11	10
Georges-Jérémie Pacaud, né le 30 mars 1816.....	63	4	1
Delle Angélique-Eléonore Pacaud, (madame French), née le 9 septembre 1817.....	62	8	9
Delle Louise-Adélaïde Pacaud (mad. Barthe), née le 13 avril 1819.....	60	1	13
Théophile-Hector Pacaud, né le 23 mars 1821.....	58	3	23
Delle Elizabeth Esther Pacaud (mad. W. Duval), née le 10 mars 1822.	57	3	10
Delle Reine-Henriette Pacaud (mad. Bilodeau), née le 13 avril 1855.	54	4	13
	624	8	2

Ainsi, tous les âges réunis donnent à chacune d'elles au-delà de 62 années: elles sont toutes bien portantes.



FEU DE NOEL



MESSE DE MINUIT

OU L'AMITIÉ A LE PLUS DE PRIX

“ La joie se suffit à elle-même ; mais la tristesse a besoin de s'épancher, et l'amitié est bien plus précieuse dans la peine que dans le plaisir. ” Jean-Jacques Rousseau écrivit ainsi à M. le maréchal de Luxembourg pour le consoler de la perte que celui-ci venait d'éprouver par la mort de sa sœur, madame de Villeroi. L'écrivain, dont la plume utopiste a brouillé tant de faibles cerveaux avec les plus saines notions intellectuelles et morales, avait puisé, cette fois-là, dans son cœur attendri, une vérité bien profonde et bien saisissante.

Retirez-vous, acharnés courtisans du bonheur, et retenez vos félicitations pour les adresser à vous-mêmes lorsque vous serez heureux. N'importunez pas cette joie qui a besoin du silence, qui ne veut que se recueillir en ses propres délices, et qui se défie, non sans quelque raison peut-être, de vos empressements trop nouveaux.

Il y a des joies auxquelles le cercle étroit de l'intérieur oppose une barrière qu'elles ne peuvent supporter et qu'elles franchissent. Elles cherchent à se déverser au loin comme ces fleuves qui, sans sortir des bornes de leurs lits, fertilisent tout le pays qui les entoure ; leurs effets ressemblent à ceux du soleil qui n'apparaît point en un coin du globe sans l'envelopper dans sa lumière et dans sa chaleur. Non-seulement ces joies se suffisent, elles suffisent aussi aux gîtes malheureux où elles vont porter leurs consolations et leur douceur. O vils flatteurs, vos hommages n'ajoutent rien à ces joies chrétiennes, nées dans la crèche de Bethléem !

Il y a d'autres joies, les joies mondaines. Elles sont égoïstes, celles-ci. L'égoïsme est timide, et croit toujours voir des envieux. Il ne s'abandonne guère aux flatteries, et il les scrute pour y découvrir les pièges qu'elles pourraient celer. Ces joies ne sont pas expansives, et redoutent les félicitations comme les prières de la mendicité. Elles n'aiment que l'éclat qui caresse leur orgueil, que le faste qui les environne, que les bassesses qui leur sont offertes. O courtisans, comme vous semblez plats et nuls lorsque vous vous agenouillez devant ces fortunes dont le coup inattendu ne grandit trop souvent que la médiocrité !

Tous les hommages ne sont pas méprisables : pour un certain nombre d'hommes, les félicitations sortent de leurs bouches comme l'expression du devoir et de la reconnaissance. Il ne faut faire d'aucune des obligations sociales. On ne peut pas, et même l'on ne doit pas se dispenser de fêter les joies de la patrie, de la famille et de l'amitié. Les bons patriotes, les bons amis ne savent pas y demeurer indifférents. Mais aussi, comme leurs cœurs sont affligés en présence des grandes douleurs publiques ! quelle généreuse sensibilité les tristesses de la famille et de l'amitié rencontrent dans leurs âmes émuës, et inventives de tous les remèdes, de toutes les consolations ! Ils partagent les chagrins, et s'ingénient à en adoucir le poids. Ils sont les anges de l'espérance sur cette terre dont ils réjouissent les malheureux. Oui, l'amitié est bien plus précieuse dans la peine que dans le plaisir.

PHILIPPE MASSON.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Encore une crise ministérielle en France. Nous disions, lorsque M. Waddington est devenu premier ministre, qu'il durerait un an. Il n'a guère duré plus que cela. C'est M. de Freycinet, l'ami de Gambetta qui a été appelé à former le nouveau gouvernement, lequel sera composé comme suit : De Freycinet, premier et ministre des travaux publics ; Waddington, ministre des affaires étrangères ; Challemel Lacour, ministre de l'intérieur et des cultes ; Herold, ministre de la justice ; Léon Say, ministre des finances ; Ferry, ministre de l'instruction publique ; Tirard, ministre du commerce ; gén. Faure, ministre de la guerre ; amiral Jaureguiberry, ministre de la marine, et Cochery, ministre des postes et télégraphie.

C'est un ministère de neuf mois ; nous ne croyons pas qu'il puisse durer plus longtemps. Ce sera probablement le dernier ou l'avant dernier ministère avant la guerre civile.

La crise qui a éclaté à la veille de la clôture de la session, a été provoqué par un discours de M. Reynal qui accusa M. Gresley, ministre de la guerre, de n'avoir pas adopté des mesures disciplinaires contre le sénateur Carayon Latour, qui, bien que lieutenant-colonel dans l'armée territoriale, avait assisté à une démonstration légitimiste. Gresley y répondit qu'il avait agi en conformité de l'avis de la commission d'enquête, et il protesta en termes énergiques contre l'ingérence du civil dans le militaire. Une scène tumultueuse s'ensuivit, un vote fut pris, et le gouvernement aurait été battu sans l'appui de la droite. Le ministère donna alors sa démission.

* * *

L'Angleterre a passé la semaine dernière dans la plus grande anxiété, la reine était conternée et le gouvernement tremblait. On s'attendait à recevoir à chaque instant la nouvelle que l'armée anglaise, cernée dans les environs de Caboul par les Afghans, avait été détruite. Les nouvelles arrivées depuis son meillures, mais on a raison d'être encore inquiet.

L.-O. D.

BIBLIOGRAPHIE

La santé pour tous, par le Dr Séverin Lachapelle, professeur d'hygiène à l'Université-Laval.

Voilà un petit volume destiné à faire beaucoup de bien au sein de nos familles, car il apprend à combattre toutes les maladies tant redoutées qu'on appelle “ la picotte, les fièvre typhoïdes, ” et donne en général les conseils à suivre pour la conservation de la santé. Le Dr Lachapelle a fait une bonne œuvre que le public saura apprécier.

Le manuel de la santé pour tous, fidèle à son titre, donne d'excellents conseils aux ouvriers de tous les corps de métiers, aux mères sur les soins à donner aux enfants. Nous ne pouvons que recommander cet ouvrage de notre jeune médecin.

L'ouvrage est bien relié et contient 324 pages d'impression. Prix du volume : 50 centins.

S'adresser à M. Paul Dumas, rue Notre-Dame, No. 75, à la pharmacie du Dr Picault. Les personnes de la campagne, envoyant 50 centins à M. Dumas, recevront le livre par une malle suivante. Il n'y aura aucun frais de poste à payer.

Nous remercions nos compatriotes des Etats-Unis de l'accueil fait à notre agent, M. Stevens. La circulation de *L'Opinion Publique* augmente tous les jours, et nous espérons que nos abonnés du Canada et des Etats-Unis seront, durant l'année qui commence, plus satisfaits que les années précédentes encore de notre journal. Il sera fait des changements et des améliorations qui seront agréables au public.

LA FIN DU MONDE

Un écrivain français, M. Huzar, a écrit, il y a quelques années, un livre qui a fait une certaine sensation en France. Ce livre avait pour but de démontrer que le monde, victime de ses progrès et de son audace, pourrait bien périr par la science. Nous avons cru qu'on lirait avec intérêt l'appréciation que M. Saulcy, membre de l'Institut, a fait de ce livre curieux.

La science a pour principe de ne s'arrêter jamais ; le progrès est sa loi : mais cette science, qui vient de la raison humaine, et dont la destinée fatale est de marcher toujours, n'a d'autre guide que la raison *insuffisante, impresciente* de l'homme. Elle marche donc au milieu des périls, un bandeau sur les yeux, sans *critérium* de certitude, sans boussole pour la diriger, ni pour lui montrer le danger. Elle est par sa nature essentiellement *expérimentale* et jamais intuitive. En marchant devant elle, elle ne sait pas si elle ne troublera pas l'harmonie de ce monde matériel. La puissance physique de l'homme depuis l'application du combustible au développement des forces motrices, peut s'accroître à l'infini. Jugez par là quelle action illimitée peut exercer un jour l'humanité armée d'un pareil levier.

Maintenant que l'homme avec cette science *ignorante, impresciente*, entraîné par la loi fatale d'un progrès qui marche à l'aveugle, au hasard de retourner les lois de la nature contre leur but, vienne un jour à jouer avec des forces incalculables de la nature, n'y a-t-il pas à redouter qu'il en soit victime ? Il y aura un jour une catastrophe suprême ; un jour, le vaisseau de la civilisation, lancé à toute vapeur sur la mer infinie du progrès, viendra se briser contre l'écueil de la fatalité que l'homme n'aura su ni prévoir ni éviter. Ce sera le dernier jour de notre cycle humain. Atteinte de son équilibre, notre planète subira un cataclysme dans lequel sombrera l'humanité présente.

Il n'est donné à personne de déterminer à l'avance la cause efficiente de cette catastrophe planétaire. Déjà, dès maintenant, entraînés par les illusions de notre force et de notre puissance, nous touchons avec nos mains imprescientes et imprudentes à l'équilibre des lois de la nature. L'homme ne s'arrêtera pas dans l'entraînement de ses expérimentations ; il voudra aller jusqu'au bout, et le cataclysme planétaire sera la conséquence logique et rigoureuse du désordre dans lequel ces travaux gigantesques, ces expérimentations sans fin auront jeté ce globe dont l'homme aura bouleversé toutes les lois et épuisé toutes les forces.

Et nunc intelligite !

Et n'allez pas croire que cette terrible menace de l'écrivain dont je viens d'analyser rapidement le système, soit une vague hypothèse qu'on peut énoncer au hasard, par amour de la singularité. Armé de l'argumentation impitoyable des faits, il nous montre l'homme, par le *déboisement*, amenant la perturbation sur les continents, et rendant périodiques ces inondations cruelles qui coûtent à l'humanité des sommes énormes, et, plus que cela, la vie de plusieurs milliers d'hommes. Vous avez, dans l'Ancien-Monde, des contrées immenses devenues inhabitables par le déboisement, en France, en Italie, dans l'Asie Mineure, dans la Syrie ; l'Amérique se déboise si rapidement que, dans l'année 1856, dix-huit millions de pieds cubes de bois de sapin ont été apportés de Québec, tandis que l'année d'avant, cinq millions seulement de pieds cubes avaient été expédiés du Canada. Or, quelle ne sera pas la perturbation infligée à l'atmosphère par cette calvitie du globe, lorsque nous savons que les végétaux sont destinés à absorber l'acide carbonique, en dégageant son oxygène constitutif pour le rendre à la respiration ?

Il est positif que l'homme vit moins longuement au milieu d'une atmosphère chargée d'acide carbonique et d'oxyde de carbone. La destruction des grands végétaux est donc logiquement la destruction de l'homme lui-même. Ajoutez à cela, dit M. Huzar, que l'acide carbonique prove-

nant de la combustion de la houille et des autres minéraux dont l'extraction dépasse aujourd'hui cinq cent cinquante millions de quintaux métriques par an pour l'Europe, s'élève à quatre-vingts milliards de mètres cubes par an, en admettant que ces combustibles contiennent quatre-vingt pour cent de carbone en moyenne. Calculez encore que, les forêts se déboisent en Amérique comme dans l'Ancien-Monde, la proportion d'acide carbonique et d'oxyde de carbone s'accroîtra à l'infini, à mesure que l'homme sera plus industriel et emploiera plus de charbon de terre ; et vous pouvez prédire que dans cent ou deux cents ans, le monde étant sillonné de chemins de fer, de bateaux à vapeur, étant couvert d'usines et de fabriques, dégagera des milliards de mètres cubes d'acide carbonique et d'oxyde de carbone : or, comme les forêts ne seront plus là pour jouer leur rôle d'absorption, ces centaines de milliards de mètres cubes d'acide carbonique et d'oxyde de carbone troubleront infailliblement par leur présence fatale l'hygiène du monde organique. Ceci ne peut être douteux, quand on pense que, dans les grands centres, un millième de plus d'acide carbonique dans l'air suffit pour étouffer assez promptement une population toute entière.

Telle est l'argumentation de M. Huzar sur ce point, et, de bonne foi, que lui répondre ?

Mais ce n'est pas tout encore. Nous enlevons cinq cent cinquante millions de quintaux métriques de houille, chaque année, du sein de notre continent européen. Ils représentent, en deux siècles seulement, cent dix milliards de quintaux métriques de matière pesante. Depuis un demi-siècle, nous en avons enlevé vingt à trente milliards ; pensons-nous que, retirées ainsi des entrailles de la terre, au hasard et sans discernement, le déplacement de semblables masses ne pourra pas, ne devra pas, veuille dire, changer, à un moment donné, la position du centre de gravité de la terre, et par suite faire subir une déviation à son axe de rotation ?

Autre cause possible de perturbation : le percement des isthmes. Qui peut affirmer que les mers ne pourront pas, les dignes une fois rompues par l'homme, se précipiter plutôt vers une partie du globe que vers une autre, altérer ainsi l'équilibre des océans, incliner dans un sens ou dans un autre la direction de l'axe du globe, et faire disparaître sous les eaux des continents tout entiers ?

“ Ce sont là des faits, et il faut avouer que l'auteur, avec sa logique pressante, en a tiré un admirable parti pour étayer sa sombre théorie. ”

Voilà donc, suivant M. Huzar, comment notre petit monde finira ou peut finir quelque jour *par la science*.

CHOSSES ET AUTRES

Les rayons de la bibliothèque du musée de Londres ont 3 milles de longueur sur huit pieds de hauteur.

Un journal américain dit qu'il faudra au moins \$150,000 pour fournir des membres artificiels aux soldats contrefaits estropiés de la Géorgie, tel que projeté par un acte de la dernière session de la législature.

D'après Humboldt, la plus ancienne ville du monde, ce serait Jakutz, dans la Sibérie de l'Est, renfermant près de 5,000 habitants.

D'après lui, ce serait aussi la ville où règne la température la plus froide. La terre reste toujours gelée à une profondeur de 300 [?] pieds, sauf durant quelques jours de l'été où alors la profondeur de la gelée n'est que de 3 pieds.

La moyenne de la température durant l'année est de 13 7° Fahrenheit. Pendant dix jours du mois d'août, le thermomètre s'élève à 85° ; mais de novembre à février, la température reste entre 52° et 68° au-dessous de zéro Fahrenheit.

La rivière Lena reste gelée durant huit mois de l'année.

Anecdotes populaires sur Napoléon Ier

(Suite)

Les frères Desmazis rejoignirent Napoléon dans la matinée. Tout en devisant sur ces notifications et l'état-major du régiment, les trois officiers s'acheminèrent ensemble vers l'hôtel de l'*Ecu de France*, où mangeaient les capitaines. Desmazis aîné avait engagé Napoléon à dîner avec lui et son frère en petit comité.

—Faure, leur dit le capitaine, est le cuisinier le plus renommé du pays.

Tous trois dînèrent gaiement. Devenu empereur, Napoléon conserva un bon souvenir des pâtisseries de Faure, le fameux restaurateur. En 1811, dans une occasion solennelle où il recevait les députations des départements de l'empire, il s'approcha de M. Planta, maire de Valence, président de la députation de la Drôme, et lui dit de la députation de la Drôme, et lui dit en souriant :

—Eh bien ! M. Planta, comment se portent vos compatriotes ? Sont-ils toujours aussi gourmands que de mon temps ?

—Mais, sire..., répondit celui-ci tout interloqué de cette singulière apostrophe.

—Et le restaurateur de l'*Ecu de France*, continua l'empereur, fait-il toujours de ces excellents petits pâtés pour lesquels son établissement ne désespérait pas ? Faure est une de ces célébrités de Valence, et, comme tel, je ne l'ai pas oublié.

Cette plaisanterie dite, l'empereur changea de conversation, entretint les députés de Valence des besoins de leur ville, et les laissa enchantés de la réception qu'il leur avait faite.

Parmi les officiers du régiment de la Fère, devenue ses nouveaux camarades, Napoléon retrouva plusieurs condisciples de l'école de Brienne et quelques compatriotes. Ces derniers furent embrassés avec une si vive émotion, que quelques-uns des assistants demandèrent s'ils n'étaient point parents. Alors Napoléon répondit avec une sorte d'émotion :

—Non, monsieur, nous ne sommes pas même cousins ; mais tous, nous sommes nés en Corse.

Puis après une pause, il ajouta en élevant la voix :

—Et dans notre île, quand une *vendetta* ne nous a pas faits d'avance irréconciliables ennemis, le titre de compatriote veut dire : ami dévoué jusqu'à la mort ! Demandez à ces messieurs !

Et Napoléon indiquait de la main les officiers qu'il avait embrassés si affectueusement.

Ce geste, ces derniers mots, l'accent avec lequel ils furent prononcés, frappèrent les assistants. Chacun d'eux félicita le nouveau lieutenant, qui fut favorablement jugé. Il est vrai que quelques lettres, parties de l'école militaire de Paris, avaient dépeint sous de si sombres couleurs le jeune Bonaparte, que ceux-ci, en le voyant, se firent une opinion toute contraire à celle qu'on avait voulu leur donner. Bientôt on le rechercha et on l'admit dans les premières maisons de Valence. Il recevait de sa famille une subvention de douze cents francs. Cette somme était alors une grosse pension pour un officier. Deux seulement de ces camarades avaient, grâce à la position aisée de leur famille, un cabriolet et des chevaux ; on les considérait comme des grands seigneurs. Sorbier était l'un de ces deux officiers. Il voiturait volontiers ces camarades et partageait avec eux sa petite fortune.

Napoléon avait été admis chez madame de Colombier ; c'était une femme de cinquante ans, d'un rare mérite. Elle gouvernait la ville, pour ainsi dire, et se prit d'une grande estime pour le jeune officier d'artillerie dont elle avait deviné le talent. Elle le poussa dans l'intimité du célèbre abbé de Saint-Ruff, qui bien que fort âgé déjà, réunissait chez lui, chaque semaine, tout ce que la ville et les environs comptaient de gens distingués. La révolution avait commencé son cours lorsque madame de Colombier mourut. On l'entendit dire, à ses derniers moments, que s'il n'arrivait

pas malheur au jeune Bonaparte, il y jouerait un grand rôle. Dans la suite, Napoléon ne parla jamais de madame de Colombier qu'avec la plus vive reconnaissance, et il avoua que les relations distinguées qu'il avait eues dans la société de cette femme excellente, avaient beaucoup influé sur sa destinée.

Cependant, cette existence en quelque sorte privilégiée de Napoléon, lui attira de la part de quelques-uns de ces camarades une extrême jalousie. Le commandant, M. d'Urtubie, l'avait probablement jugé ; aussi ne cessa-t-il de lui être favorable et de lui faciliter les moyens d'allier les devoirs du service avec les agréments de la société. A vingt ans, il était déjà l'un des officiers d'artillerie les plus instruits. Pensant fortement et possédant une logique claire et serrée, il avait beaucoup lu et médité. Son esprit était prompt, sa parole énergique ; partout où il se trouvait, il était bientôt remarqué. Beaucoup de ceux qui le connurent à cet âge lui prédiraient une carrière extraordinaire ; aucun d'eux ne fut surpris de celle qu'il parcourut.

On croit généralement que, dans sa jeunesse, Napoléon était taciturne et morose ; c'est une erreur ; il était, au contraire, fort gai. A Sainte-Hélène, il n'avait pas de plus grand plaisir que de raconter à ses fidèles compagnons d'exil les espiègleries qu'il avait faites à son école d'artillerie ; il semblait oublier tout à fait les malheurs qui l'enchaînaient sur ce rocher, quand il s'abandonnait au souvenir de ses premières années.

—C'était, disait-il, un vieux commandant de plus de quatre-vingts ans, qu'ils vénéraient fort, mais qui était venu un jour leur faire faire l'exercice du canon, suivait chaque coup avec sa lorgnette, et assurait qu'on devait avoir été beaucoup plus loin que le but. Il s'inquiétait, s'informait auprès de ces voisins si quelqu'un avait vu porter le coup ; personne n'avait garde de rien affirmer, car nous escamotions le boulet chaque fois que nous chargeons la pièce. Le vieux commandant avait de l'esprit ; au bout de cinq ou six coups, il lui prit fantaisie de faire compter les boulets ; il n'y eut plus moyen de le tromper ; il trouva le tour fort gai, mais il n'en ordonna pas moins que les officiers qui s'étaient prêtés à cette espièglerie gardassent les arrêts pendant huit jours.

—Une autre fois, c'était un de leurs capitaines dont ils avaient une petite vengeance à tirer. Ils convenaient alors de le bannir des sociétés, où ils le rencontraient, et de le mettre, en quelque sorte, aux arrêts, en le réduisant à rester chez lui. Quatre ou cinq de ces jeunes officiers se partageaient les rôles et s'attachaient aux pas du malheureux proscrit ; ils se trouvaient partout où celui-ci se montrait, et il n'ouvrait pas la bouche, qu'il ne fût aussitôt méthodiquement contredit, dans les formes les plus polies.

—Une autre fois encore, continuait Napoléon, c'était un camarade qui logeait au-dessus de moi, et qui avait pris le goût déplorable de jouer du cor, de manière à distraire de toute espèce de travail. Je le rencontre sur l'escalier :

—Mon cher, vous devez bien vous fatiguer avec votre instrument !

—Mais non, je vous assure.

—Eh bien ! vous fatiguez beaucoup les autres.

—J'en suis fâché.

—Vous ferez mieux d'aller jouer de votre cor plus loin, dans les bois, par exemple ; vous y serez plus à l'aise.

—Il me semble que je suis maître dans ma chambre !

—On pourrait vous faire naître quelque doute à ce sujet.

—Je ne pense pas que quelqu'un l'osât !

—Vous êtes dans l'erreur, mon cher, il y en a qui l'oseraient.

—Eh ! qui donc ?

—Moi, tout le premier !

—Un duel fut aussitôt arrêté ; le conseil des camarades examina avant de permettre le combat ; et il prononça qu'à l'avenir l'un irait jouer du cor plus loin, et que l'autre serait plus tolérant.

Pendant la campagne de 1814, l'empereur retrouva son joueur de cor dans le voisinage de Soissons ; c'était M. de Russy. Il vivait dans son château, et venait donner des renseignements importants sur la position de l'ennemi. Napoléon le retint auprès de sa personne en qualité d'aide-de-camp.

Le second bataillon du régiment de la Fère, dont faisait partie Napoléon, quitta Valence le 12 août 1786, pour aller réprimer, à Lyon, la révolte dite des *Deux-Sous*. De là, et après un court séjour, tout le régiment se rendit à Douai. En 1789, au moment de la réunion des états généraux, il tenait garnison à Auxonne. Un détachement de cent hommes, commandé par M. du Manoir, lieutenant en premier, et par Napoléon, lieutenant en second, fut envoyé à Scurre, petite ville de Bourgogne, pour réprimer une manifestation populaire occasionnée par des achats de grains. Dans cette affaire, qui fut sérieuse, puisque deux négociants de Lyon, MM. Goyet et Morlay, désignés comme accapareurs, y perdirent la vie, Napoléon se conduisit avec autant de prudence que de fermeté. Ce fut dans ses diverses garnisons qu'il composa une suite de *Lettres historiques sur la Corse*, qui méritèrent les suffrages de l'abbé Raynal. Cette histoire a été malheureusement perdue. A la même époque, il remportait le prix de l'Académie de Lyon, en traitant cette délicate et importante question : *Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes pour les rendre le plus heureux possible ?* Ce mémoire, qui fut très-remarqué dans le temps, aurait été aussi perdu pour la postérité, si son frère, Louis Bonaparte, n'en eût conservé une copie ; car Napoléon, étant devenu empereur, en avait jeté au feu un exemplaire qu'il croyait unique, et que M. de Talleyrand lui avait présenté après l'avoir fait exhumer des archives de l'Académie de Lyon, espérant ainsi lui faire sa cour. En 1826, M. le général Gourgaud, aujourd'hui pair de France, publia ce mémoire sur une copie incomplète, car on n'y retrouve pas cette belle pensée qui avait été couverte d'applaudissements lors de sa lecture faite en séance publique à l'Académie : *Les grands hommes sont comme des météores qui brillent et se consomment pour éclairer la terre.* Cet écrit est un monument précieux de la jeunesse de Napoléon, et qui prouve qu'il était capable de réussir dans tous les genres ; mais il était destiné à accumuler sur sa tête d'autres couronnes que des couronnes académiques.

Vers la fin de l'année 1786, Napoléon avait passé lieutenant en premier au régiment de Grenoble. Le 6 février 1792, il fut nommé capitaine au 4^e régiment d'artillerie à pied. Peu de temps après, il obtint un congé pour aller en Corse visiter sa famille. A peine y fut-il arrivé, que les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent au commandement d'un bataillon de volontaires, à la tête duquel il se distingua dans plusieurs engagements contre les gardes nationaux d'Ajaccio, que les intrigues de l'Angleterre avaient poussés à l'insurrection, et qui décoraient leur révolte du beau titre d'amour de l'indépendance. La fidélité à la France, dont Napoléon fit preuve en cette circonstance, donna lieu à une dénonciation qui l'obligea de revenir à Paris pour se justifier ; on l'accusait d'avoir formé lui-même les troubles qu'il avait apaisés. Il ne lui fut pas difficile de réduire au néant cette calomnie, inventée par un ancien ami de sa famille.

C'est peut-être ici l'époque la moins heureuse de la vie de Napoléon, qui se trouvait souvent dénué de toutes ressources. Il rencontra, dans une de ces promenades aux environs de Paris, un de ses plus anciens camarades de l'école militaire, Bourrienne, qui n'était guère plus riche que lui. Leur amitié d'enfance se renouvela toute entière ; ils ne se quittèrent plus. Chaque jour ils concevaient de nouveaux projets, et cherchaient à faire quelques utiles spéculations. Napoléon voulut une fois louer, de moitié avec son ami, plusieurs maisons en constructions dans la rue Montholon, qu'on venait de percer ; mais

les demandes des propriétaires s'étant trouvées trop élevées, la spéculation manqua. En même temps, il sollicitait au ministère de la guerre du service actif ; mais, faute de protecteurs, ses instances furent toujours repoussées.

Cependant arriva le 20 juin, sombre prélude du 10 août. Les deux amis s'étaient donné rendez-vous chez un restaurateur de la rue Saint-Honoré, près du Palais-Royal. Ce jour-là, comme ils venaient de dîner, ils virent arriver du côté des halles une troupe de quatre à cinq mille individus déguenillés et burlesquement armés, hurlant les plus grossières imprécations, et se dirigeant à grands pas vers les Tuileries. C'était ce que la population des faubourgs avait de plus hideux.

—Suivons-les, dit Napoléon à Bourrienne.

Ils prirent les devants et allèrent se promener sur la terrasse du bord de l'eau. Là, Napoléon assista aux scènes tumultueuses qui eurent lieu. Il serait difficile de peindre le sentiment de stupeur et d'indignation qu'elles excitèrent en lui. Lorsqu'il vit l'infortuné Louis XVI se montrer à l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin, avec le bonnet rouge que venait de placer sur sa tête un homme du peuple, il ne put se contenir, et s'écria au milieu de la foule qui l'entourait :

—Comment a-t-on été assez lâche pour laisser pénétrer cette populace jusque dans le château ? Ah ! si c'eût été moi !

(La suite au prochain numéro.)

PARCE QUE JE SUIS FRANÇAIS

C'était pendant la guerre de 1870.

Au mois de septembre, quelques jours après la fermeture des portes de Paris, un régiment prussien, le 46^eme, vint s'installer à Bougival. Son premier soin fut d'établir un fil électrique reliant cette commune à Versailles.

Le lendemain, le fil était coupé. Il fut rétabli. Il fut recoupé, on ne savait par qui. Au bout de quelques jours, les soupçons de l'ennemi se portèrent sur un certain François Debergue, exerçant la profession de jardinier, et chargé, pour le moment, de la surveillance de la maison de campagne de M. Paul Avenel, à qui nous empruntons tous ces détails.

François Debergue coupait le fil télégraphique avec son sécateur.

Il fut amené devant une commission militaire. Le major prussien lui dit :

—C'est vous qui avez coupé le télégraphe ?

—Oui, c'est moi, répondit Debergue.

—Pourquoi avez-vous fait cela ?

—Parce que vous êtes mon ennemi.

—Le ferez-vous encore ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que je suis Français.

Debergue fut condamné à mort.

Comme tout le monde à Bougival connaissait et estimait le vieux Debergue (il avait soixante ans), on n'eut pas de peine à réunir une somme de 10,000 francs qui fut offerte, comme rançon, à la justice militaire prussienne.

Debergue en eut connaissance. Il dit tout simplement :

Je ne veux pas qu'on donne quelque chose pour sauver ma tête : Demain je recommencerai.

Et à toutes les instances il répondait :

—Je fais mon devoir de Français.

Le 26 septembre, un peloton de soldats prussiens conduisit le vieux patriote dans un champ, à quelque distance de Bougival.

L'officier ne pouvait contenir son émotion. Quelques habitants qui suivirent le funèbre cortège entendirent le mot sortir de sa bouche avec l'accent allemand : "Patriotisme ! patriotisme !"

Le prisonnier fut attaché avec une corde au tronc d'un pommier. L'officier demanda un mouchoir pour lui bander les yeux.

—J'en ai un dans ma poche, dit François Debergue, prenez-le !

Ce qui fut fait. Une minute plus tard, le pauvre jardinier tombait la poitrine traversée de dix-huit balles.

AUJOURD'HUI EST

NE

DANS

LA CITE DE DAVID



UNE
LE SAUVEUR
ANNÉE



JESUS-CHRIST
HEUREUX



Nous reproduisons ci-dessous, en l'extrait du recueil de littérature canadienne de Jean Huston, une pièce de vers probablement ignorée du plus grand nombre de nos lecteurs. Elle avait été composée pour l'album d'une jeune demoiselle de Québec, musicienne, d'un talent d'exécution de premier ordre, et qu'une mort inopinée enleva bientôt après à l'admiration des amateurs du bel art. On retrouve dans cette poésie de M. Derome la pureté classique et la facilité de diction, qui caractérisèrent de tout temps les œuvres littéraires ou politiques de cette plume distingué.

SOUVENIR

A UNE JEUNE DEMOISELLE

Vous qu'un talent sublime enrichit et décore,
Qui de sons ravissants faites parler cent voix,
Agrées que mes vers pour eux disent encore
L'éloge redit tant de fois.

Quant, assise au piano, vous charmez mon oreille,
A votre mélodie associant les cœurs,
De votre art enchanté je connus la merveille ;
Et je la cherche en vain ailleurs.

Du touchant Rossini l'accent plaintif et tendre
Inspirait vos accords, en exprimait le miel.
Dès qu'on s'en ressouvient, il semble vous en-
Et rêver aux concerts du ciel ! [tendre

Des sons mélodieux l'extase enchanteresse
Prête à l'illusion de riantes couleurs ;
L'âme un moment oubliée, aspire avec ivresse,
Et n'écoute plus ses douleurs.

De tout sensible cœur impérieuse idole,
La musique est aux cieux et survit au lincol ;
Elle est au malheureux une voix qui console
Et lui parle quand il est seul.

De sa morne retraite, aux heures de silence,
La musique bannit un ennui redouté.
Et réjouit du moins son aride existence
D'un songe de félicité.

Et moi-même, parfois, à son culte fidèle,
A ce prestige aimé je livrais mes instants.
Je l'adorais, enfant ; que ne suis-je pas elle
Oublieux comme les enfants !

Pour vous qui d'un bel art possédez l'héritage,
Par lui de vos moments embellissez le cours ;
Que son charme enivrant vous garde au dernier
Le souvenir des premiers jours ! [âge

F. M. DEROME.

LA

MUETTE QUI PARLE

Troisième partie de la Bande Rouge

XXXV

Le projectile avait passé à deux poices de la tête de Roger, et il avait sans doute frotté de très-près le cheval d'Alcindor, car la pacifique bête se mit à caracolier d'une façon tout à fait inusitée.

L'équitation n'avait jamais fait partie des exercices auxquels le paillasse se livrait dans la baraque de Pilevert.

Aussi fût-il obligé de se retenir à la crinière de l'animal, et si Saint-Senier s'était trouvé dans d'autres dispositions d'esprit, il aurait certainement beaucoup ri des grotesques contorsions du cavalier empanaché.

Les deux gardiens, eux, n'avaient aucune envie de rire.

Ils échangeaient des regards effarés et se demandaient d'où leur arrivait cette balle inattendue.

Roger, lui-même, s'étonnait à part lui qu'un coup de fusil eût porté si loin.

On ne voyait personne, et il n'était guère supposable pourtant que le plomb eût passé par-dessus le toit de la maison de santé.

« V'là que ça commence, grommela un des fédérés.

— Si nous filions, reprit l'autre en baissant la voix.

— Eh ben ! et l'aristo ?

— Un coup de chassepot dans la tête, ce sera bientôt fait.

— Bah ! attendons encore un peu. Il sera toujours temps de nous donner de l'air, quand nous verrons revenir les camarades.

Le prisonnier n'avait pas entendu cet édifiant dialogue, mais il devinait sans peine les intentions des méprisables qui le surveillaient.

Son père était pris de mourir, et il n'eût pas fait un pas pour se soustraire à sa destinée.

Alcindor, qui avait fini par reprendre son équilibre, poussa son cheval vers Roger et dit, de ce ton de pédanterie qui ne le quittait jamais :

« J'ai vainement cherché à calculer la trajec-

toire... il faut que ce morceau de plomb nous ait été envoyé de là-bas.

En parlant ainsi, il étendait la main vers les maisons qui s'élevaient au pied de la pente abrupte de la butte.

Saint-Senier ne prit même pas la peine de se retourner pour voir ce qui en était.

« Je crois que je ferais bien de quitter ma monture, reprit l'ancien pâtre ; en restant en selle, je pourrais me faire tuer, et je dois me consacrer pour la cause du peuple.

— C'est très-sagement raisonné, dit Roger avec ironie, et je suis sûr que votre ami le docteur, qui arrive là-bas, ne vous pardonnerait pas de lui donner de la besogne.

Molinchard, en effet, venait de se montrer sur le perron.

Il avait prudemment disparu pendant les pourparlers qui avaient précédé le départ de Podensac.

Peut-être était-il allé mettre en sûreté des papiers compromettants ou des valeurs acquises au prix de bien des infamies.

En entendant annoncer l'apparition de son cher complice, Alcindor tourna bride pour aller à sa rencontre.

Mais mal lui en prit de ne pas avoir suivi sa première idée.

Au moment où il exécutait ce mouvement de conversion, l'infortuné paillasse chancela et tomba sur le cou de son cheval.

Il essaya un instant de s'accrocher aux rênes, mais il lâcha prise et tomba lourdement à terre en criant d'une voix lamentable :

« A moi ! je suis mort ! »

Un flot de sang sortit de sa bouche en même temps que cet appel désespéré.

Les fédérés, oubliant leur consigne, se précipitèrent pour le relever, et Roger lui-même courut au blessé.

Molinchard, il faut lui rendre cette justice, arriva presque en même temps qu'eux et s'agenouilla près de son ami qui s'agitait dans les convulsions de l'agonie.

« La balle est entrée par le dos et sortie sous la clavicule, murmura le médecin après l'avoir palpé.

« C'est un homme perdu, » ajouta-t-il sans s'inquiéter d'être entendu par le mourant.

Mais Alcindor n'était déjà plus en état de comprendre ses paroles.

Il essaya de parler, mais le sang étouffa sa voix.

Sa figure, de blême quelle était naturellement, devint terreuse ; ses yeux tournèrent dans leur orbite, ses membres se raidirent.

« C'est fini, » dit Molinchard en se remettant sur ses pieds et en promenant de tous les côtés un regard inquiet.

Lui aussi se demandait d'où venait le projectile, et il paraissait fort disposé à battre en retraite vers la villa, ou du moins on était à l'abri de pareils accidents.

« Mais, mille tonnerres, on tire sur nous comme à la cible ! s'écria l'un des gardiens de Roger.

— Le diable m'emporte si je reste ici une minute de plus, dit l'autre.

— On ne peut pourtant pas quitter la faction comme ça sans prévenir les camarades qui se cognent là-bas pour nous.

— Faut leur envoyer le carabin.

— Ça, c'est une idée.

— Allons, citoyen Coupe-Toujours, cria le premier fédéré à Molinchard, enfourche ce bidet-là et galope jusqu'au moulin de la Galette pour dire aux amis qu'il y a du grabuche par ici, et que nous allons nous esbigner.

— Mais, balbutia le docteur fort perplexé, si je monte à cheval, je risque d'attraper aussi une balle.

— Ah ça ! est-ce que tu crois que nous allons te prier longtemps, dit l'autre bandit en armant son fusil.

Molinchard s'empressa de mettre le pied à l'étrier.

Roger était resté les bras croisés devant le cadavre d'Alcindor, et tournait le dos à ses gardes.

« V'là le moment d'expédier l'aristo, » dit un des deux acclérateurs en le mettant en joue.

Ce qui se passa dans les quelques secondes qui suivirent est presque indescriptible.

Molinchard, qui venait justement de se mettre en selle, n'eut que le temps de crier :

« Les Versaillais ! nous sommes trahis ! »

Et de piquer des deux.

Du haut de son cheval, il avait aperçu des soldats qui escadalaient la banquette de pierre derrière les fédérés.

Un cri répondit au sien, mais celui-là était poussé par une femme.

« Roger ! prenez garde ! »

Saint-Senier l'entendit et se retourna vivement.

Ce mouvement lui sauva la vie.

Le coup de fusil du fédéré qui le visait partit au moment où le lieutenant bondissait vers celle qu'il venait de reconnaître et la balle ne l'atteignit pas.

Dix baïonnettes percèrent l'assassin ; mais l'autre misérable était à quelques pas plus loin et, avant d'être atteint par les assaillants, il eut le temps de décharger son arme sur la cantinière, qui avait paru la première.

Elle tomba dans les bras de Saint-Senier, qui accourait.

« Régine ! » murmura-t-il en cherchant à la soutenir.

Mais la malheureuse enfant s'affaissa sur la terre ensanglantée.

Les volontaires de la Seine qui venaient d'envahir si brusquement le plateau en courant bientôt fini avec le meurtrier de la jeune fille, et se retournèrent contre Roger, et sa présence en pareil lieu rendait fort suspect.

Quelques-uns de ces braves jeunes gens l'avaient déjà mis en joue, quand un sergent se jeta au-devant des canons de fusil en criant :

« Pas celui-là ! je le connais. C'est un mollet ! »

Et il ajouta d'une voix émue :

« C'est bien assez qu'on nous ait blessé notre petite muette. »

Les fusils s'écartèrent.

L'officier qui avait conduit ce hardi coup de main n'était pas d'humeur à laisser ses hommes s'attarder sur le plateau.

Il s'agissait de recueillir les fruits du mouvement tournant qu'on venait d'exécuter si heureusement et de prendre entre deux feux les fédérés, stupéfaits d'être attaqués par derrière.

La charge fut sonnée, et les volontaires s'élançèrent au pas de course vers le moulin de la Galette.

Roger et le sergent restèrent seuls agenouillés auprès de Régine.

« C'est moi ! Pierre Bourdier ! dit à demi-voix le sous-officier, je ne m'attendais pas à vous trouver ici. »

Saint-Senier ne l'écoutait pas. Il tenait entre ses mains la main de la jeune fille.

Régine était assise, le dos appuyé contre la banquette au pied de laquelle elle était tombée. Une pâleur livide couvrait ses traits charmants et sa respiration précipitée soulevait sa poitrine à intervalles inégaux.

Il était impossible de se faire illusion sur la gravité de sa blessure.

La pauvre enfant était frappée à mort et chaque souffle qui s'exhalait de ses lèvres pouvait être le dernier.

« Et dire que si elle m'avait écoutée, murmura Bourdier, elle serait restée à l'ambulance du chemin de ronde ! mais, non ! on croirait qu'elle avait senti que vous étiez ici. »

— Je le savais, soupira la mourante d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Elle parle ! s'écria le sergent avec un mouvement de surprise qui était presque de la frayeur.

Roger aussi avait tressailli à ce prodige, mais il n'eut pas le courage de questionner celle qui venait de donner sa vie pour lui.

Le passé lui apparut tout à coup, et il entrevit, sans oser l'approfondir, quelque sombre mystère dans l'existence de cette jeune fille si étrangement mêlée à la sienne.

« C'est à croire à un miracle, murmurait Bourdier, mais ce n'est pas une raison pour ne pas essayer de sauver l'enfant. »

« Si nous avions seulement là un médecin, il pourrait... »

— Oui, oui, un médecin, répéta Roger.

— Celui du bataillon est resté avec nos blessés d'hier, mais les *ligards* doivent faire jonction tout près d'ici avec les camarades, et je trouverai bien un major à vous amener.

« Dans dix minutes je serai ici, » cria le sergent en se lançant à toutes jambes dans la direction de la villa.

De ce côté, la fusillade éclatait avec fureur et la note aiguë des clairons qui sonnaient la charge dominait le sourd grondement du canon lointain.

Les cadavres des deux fédérés gisaient sur le dos au milieu d'une mare de sang.

A quelques pas de là, le grand corps du misérable paillasse était couché les bras étendus en croix.

Un beau soleil de mai éclairait cette scène de carnage et les oiseaux effrayés par le fracas des armes s'appelaient avec des cris plaintifs sur le toit de la villa des Buttes.

Régine fit un effort suprême et prit dans son corsage une lettre qu'elle tendit à Roger.

Il la prit d'une main tremblante, mais il n'eut pas le temps de l'ouvrir.

« Approchez-vous... Roger, » murmura la jeune fille.

Il se pencha presque à toucher son visage.

« Plus près... plus près encore. »

Leurs lèvres se rapprochèrent.

« Roger ! je t'aimais. »

Le dernier souffle de la mourante s'exhalait dans un chaste baiser.

XXXVI

Le dernier jour de cette lutte impie venait de se lever.

Après une nuit troublée par les détonations parties des hauteurs du Père-Lachaise, où s'étaient réfugiés l'insurrection vaincue, les campsagnes qui entouraient Paris s'éveillaient aux premiers rayons d'un beau soleil de mai.

Entre Maisons-Laffitte et Poissy, sur les pentes boisées qui montent de la Seine à la forêt de Saint Germain, la nature semblait rajeunie par l'aurore de cette magnifique matinée de printemps.

Les grands arbres étendaient sur les sentiers ombreux un dôme de verdure, et les nuances tendres des feuilles nouvelles tamisaient doucement la lumière.

On aurait dit que les bois voulaient se parer pour fêter la délivrance et que la terre, lasse de tant d'horreurs, voulait montrer aux hommes que leurs discors les passent sans laisser de traces sur son sein fécond.

Au revers d'un fossé, sur une route déserte, non loin de l'endroit où naguère Régine et Roger fugitifs avaient retrouvé Pierre Bourdier, deux voyageurs étaient étendus sur l'herbe.

Le plus jeune semblait accablé de fatigue.

Il s'était couché sur le flanc, la tête appuyée sur ses bras et le corps allongé dans cette attitude qui semble l'affaiblement produit par une marche longue et pénible.

L'autre se tenait ramassé sur lui-même, les genoux ramenés sous le menton, l'œil et l'oreille au guet.

On devinait, rien qu'à le voir, qu'une pensée persistante dominait en lui la lassitude physique, et les regards de mépris qu'il lançait à son compagnon n'annonçaient pas qu'il comptât beaucoup sur son aide.

« Il est temps de partir, grommela-t-il tout à coup d'une voix rauque.

« Nous devrions être en route depuis une heure.

« Allons, sacrebleu ! secoue-toi un peu, reprit celui qui avait parlé ; je n'ai pas envie de me faire pincer par les Versaillais pour t'attendre.

— Eh bien ! pars seul, murmura l'autre sans changer de position.

— Tu serais bien attrapé si je te prenais au mot.

— Non, car je serais délivré de tes discours et de ta présence.

— Vraiment ! je te conseille de t'en plaindre, sans moi, tu serais fusillé à l'heure qu'il est ou tout au moins en route pour le plateau de Satory.

— Mieux vaudrait la mort que le sort qui m'attend, » dit d'une voix sourde le voyageur fatigué.

L'autre partit d'un éclat de rire.

« Ah ! ça, dit-il, avec un accent railleur, tu me la baillies bonne avec ton désespoir, et je voudrais bien savoir d'où viennent ces lamentations ridicules.

« Est-ce ta princesse que tu regrettes ? »

A cette phrase ironique, l'homme couché se redressa brusquement.

« Je te défends de parler d'elle, dit-il sèche-

ment.

— Ah ! bah !

— Oui, je te le défends, et si tu ajoutes un seul mot, je te quitte à l'instant même.

— C'est bon ! c'est bon ! ne t'emporte pas ! Je respecterai la noble héritière du grand nom de Charmière, mais ce ne sera pas à cause de tes menaces.

« Tu sais aussi bien que moi que nous ne pouvons pas nous séparer.

— Je sais ce que tu vas me dire, mais l'argent n'est plus rien quand la vie est impossible, et l'existence qui me reste ne vaut pas la peine que je la défende.

— Voyons, Valnoir, reprit l'autre d'un ton plus calme, veux-tu m'écouter et raisonner un peu sans te fâcher. »

L'ex-rédacteur en chef du *Serpenteau* secoua la tête sans répondre.

« Tu as toujours été nerveux et je ne t'en veux pas, car ton tempérament nous a fait tirer à cinquante mille pen-lant deux mois, » dit avec un sérieux parfait l'impassible Taupier.

Sous la défroque usée qu'il avait revêtue pour fuir, le bossu était encore plus hideux que d'habitude et, tandis que le déguisement de Valnoir ne déguisait qu'imparfaitement l'élegant amant de la belle Rose, son infernal camarade avait absolument l'air d'un forçat en rupture de ban.

Mais il avait gardé sur le faible journaliste la supériorité que lui assurait une acclérateuse consommée.

« Donc, reprit-il tranquillement, te voilà désespéré parce que nous avons été vaincus. La réaction a triomphé, comme nous disions, et tu as l'air de croire que tout est perdu.

« Eh bien, franchement, je te croyais plus fort.

— Et que veux-tu que nous devenions maintenant ? dit Valnoir d'un air sombre.

— Mais, mon cher, on dirait que tu n'as jamais prévu l'entrée des Versaillais. Est-ce que par hasard tu aurais cru aux bulletins que nous publions tous les matins pour donner du cœur aux imbéciles ? »

Valnoir ne répondit qu'en haussant les épaules.

« Très-bien ! je vois que tu es plus raisonnable que je ne pensais. Maintenant, puisque la débâcle devait arriver forcément, nous n'avions qu'à prendre nos précautions et à garder une poire pour la soif.

« Or, la poire, je l'ai dans ma poche.

— Si tu veux parler des quelques billets de mille francs qui nous sont restés des bénéfices du journal, je te prévins que je ne tiens pas du tout à vivoter misérablement avec une somme pareille dans un taudis de Londres ou de Genève.

— Pour qui me prends-tu, dit majestueusement Taupier ; la poire dont je parle est un peu plus nourrissante.

— Que veux-tu dire ? demanda Valnoir étonné.

— Je veux dire, répondit Taupier, que tu as bien peu de mémoire, si tu as déjà oublié ce que nous venons faire dans cette forêt.

— Oublié, dis-tu ? Non, certes ! J'ai de bonnes raisons pour me souvenir de l'endroit où tu veux me mener.

— Ah ! ce que tu es fier ! moi, je n'y pense plus, et je te conseille de faire comme moi ; mais la cassette, cher ami, la cassette vaut bien qu'on se donne la peine d'aller la chercher.

— Oui, dit Valnoir avec amertume, c'est encore à toi que je dois d'avoir cette infamie sur la conscience. Une fortune volée, la fille de mon frère dépouillée, et peut-être morte de misère par mon fait.

« Et tout cela pour n'en pas profiter, car tu sais aussi bien que moi... »

— Je sais, interrompit le bossu, beaucoup de choses que tu ne sais pas ; mais avant de te les dire, je tiens à rétablir un peu l'histoire que tu me mets si libéralement sur le dos.

— Tu ne vas pas nier, je suppose, que tu m'as conseillé... »

— De réclamer la tutelle de ta nièce ? non, seulement je ne le nie pas, mais je n'en vante.

« Récapitulons un peu les faits. Il n'y a pas trois ans, quand tu n'avais pas encore inventé

le *Serpenteau*, du temps du Valnoir première manière, il me semble que tu tirais fortement le diable par la queue.

—Après ? Où veux-tu en venir ?

—Le hasard, continua Taupier sans s'émonvoier, le hasard me révèle alors la mort en Californie d'un certain comte du Luot, qui laissait un joli million à une certaine Gabrielle de Noirvalle, laquelle devait être en possession d'un testament parfaitement en règle.

—L'ami qui m'apportait de San-Francisco cette agréable nouvelle était chargé de retrouver l'héritière, mais il ne savait pas de quel côté la chercher.

—Moi qui connaissais intimement celui qui se faisait appeler Charles de Valnoir, et ses liens de parenté avec la jeune personne, je me mets en quête et je finis par découvrir sa nièce dans un pensionnat de Bordeaux.

—Oui, et tu t'y prends si adroitement, que la jeune fille, effrayée, s'enfuit un beau matin, et que jamais on n'en a entendu parler depuis.

—Si elle a eu peur de quelqu'un, ce n'est pas de moi, car elle ne m'a jamais vu, puisqu'elle est partie la veille du jour où je devais me présenter au pensionnat.

—Il paraît que son oncle, qu'elle ne connaissait pas non plus, lui inspirait une médiocre confiance, et qu'elle a mieux aimé courir les champs que de l'avoir pour tuteur.

—Encore une fois, dit Valnoir impatienté, je te répète que je ne sais que trop cette histoire.

—Tu t'es fait remettre la cassette qui contenait le testament et d'autres papiers, et, quand le siège est venu, tu m'as donné la brillante idée d'aller l'enfourer au pied d'un chêne.

—Et je ne m'en repens pas.

—On voit bien que tu as fait des romans avant de faire de la politique. Ta belle invention pourrait aller dans un feuillet, mais je ne vois pas du tout à quoi elle nous servira.

—Vraiment ! dit Taupier avec ironie.

—D'abord, rien ne prouve que nous retrouvons la boîte à la place où nous l'avons mise ; la forêt a été occupée pendant six mois par les Prussiens...

—Qui sont fort habiles à trouver le vin caché dans les caves, mais qui ne perdent pas leur temps à fouiller dans les bois.

—Soit ! J'admets que le dépôt n'ait pas été enlevé ; j'admets que nous ne soyons pas arrivés avant d'arriver à l'étoile du Chêne-Capitaine, et que nous déterrions la précieuse cassette.

—Qu'en ferons-nous, je te prie ?

—Tu le verras.

—Te figures-tu, par hasard, que, sur le vu du testament, on me remettra la fortune de ce Luot, qui appartient à ma nièce ?

—Tu oublies probablement qu'on n'hérite que des morts, et qu'il y a des chances pour que cette nièce vive plus longtemps que son oncle.

—Les plus jeunes partent quelquefois les premiers, dit sentencieusement Taupier.

—Et d'ailleurs, fût-elle morte cent fois, tant que je n'en aurai pas la preuve, je ne serai pas plus avancé.

—C'est juste. Je sais mon code aussi bien que toi.

—Alors, que me chantes-tu depuis un quart-d'heure avec ta poire pour la soif qui est dans la cassette ?

—Je n'ai pas dit dans la cassette, j'ai dit dans ma poche.

—Je ne comprends plus.

—Tu vas comprendre. Comment prouve-t-on la mort d'une personne dont on hérite ?

—En produisant son acte de décès, parbleu !

—De sorte que mademoiselle Gabrielle de Noirval, ainsi dénommée dans l'acte de naissance enfermé au fond de la cassette, mademoiselle Gabrielle, dis je, n'ayant au monde d'autre parent que toi, tu recueillerais forcément sa succession, si tu possédais un extrait bien en règle de l'inscription de son décès sur les registres de l'état civil ?

—Sans doute," dit Valnoir, en laissant percer sa surprise.

Il se demandait avec une certaine inquiétude où tendaient ces interminables circonlocutions.

—Très-bien, reprit Taupier ; alors je m'empresse de saluer en ta personne un millionnaire.

—Cesse tes sottises plaisanteries.

—Je ne plaisante pas, car l'acte de décès est là," dit le bossu en frappant sur sa poche.

XXXVII

Valnoir se dressa subitement comme s'il eût entendu la trompette d'un escadron de Versailles.

—Tu as l'acte de décès de ma nièce ? répéta-t-il avec l'accent de la plus grande stupefaction.

—Parfaitement ! et bien en règle, je t'en réponds.

—Donne, donne-le-moi, dit avidement Valnoir.

—Diable ! tu es bien pressé.

—Mais il me semble qu'avant de me demander l'acte de décès, tu ferais bien de t'informer un peu de ce que ta nièce était devenue et de la façon dont je l'ai retrouvée.

—Tu as raison, dit amèrement Valnoir, et tu me rappelles fort à propos que la fille de mon frère a disparu, et que, si tu l'avais réellement rencontrée morte ou vive, je le saurais depuis longtemps.

—Alors, tu crois que j'invente toute cette histoire ?

—Absolument.

—Eh bien ! mon cher, tu fais trop d'honneur à ta nation, car, non-seulement j'ai reconnu Sanguiet et ses, mais tu la connais aussi bien

—Finiras-tu de parler par énigmes ?

—L'énigme n'est pas difficile, et je vais t'en donner le mot.

—Tu n'as pas oublié, je suppose, la jolie personne qui voyageait en qualité de sorcière dans la baraque du nommé Pilevert, et que nous avons rencontrée dans ces parages le matin de ton fameux duel ?

—Qui ? Régine ?

—Elle-même cher ami. Eh bien ! je constate une fois de plus que la voix du sang n'est qu'une blague, car, en la voyant sous son costume de sauteuse, tu n'as nullement deviné que tu contempais l'unique héritière de ton illustre nom.

—Allons donc ! tu es fou ! ma nièce s'appelle Gabrielle !

—Au pensionnat, oui. Mais sur son acte de naissance que nous retrouverons dans la cassette, elle est dénommée, comme on dit au palais, Régine-Louise-Gabrielle.

—Mais c'est une simple coïncidence ! La fille de mon frère n'est pas muette, tandis que cette diseuse de bonne aventure...

—Jouait son rôle aussi bien que Fenella dans la *Muette de Portici*, mais aurait pu parler, si elle avait voulu, et la preuve c'est qu'elle ne s'en est pas privée avant de mourir.

—Elle est donc morte, dit Valnoir abasourdi.

—Puisque je te dis que j'ai son acte de décès dans ma poche.

—Voyons, Taupier, s'écria le malheureux rédacteur-en-chef, en prenant sa tête dans ses mains, explique-toi plus clairement, je t'en supplie.

—Allons ! dit le bossu, j'ai pitié de toi, car je m'aperçois que tu n'es guère en état de raisonner, et je vais te conter toute l'histoire.

—J'attends.

—Apprends donc, cher ami, que mardi dernier, pendant que tu étais occupé à boucler les malles de la belle Rose de Charmière, je me couvrais de gloire sur les buttes de Montmartre."

Valnoir ne put contenir un signe d'impatience et de mépris.

—Tu as le droit de ne pas croire à mes exploits, reprit Taupier sans se troubler ; mais tu admettras bien, cependant, que je me trouvais chez Molinard au moment où les Versaillais ont donné l'assaut ?

—Caché dans la cave, c'est possible.

—Dans la cave ou ailleurs, peu importe. Toujours est-il qu'ils ne m'ont pas pincé et que j'ai même été traité par eux avec beaucoup d'égards, car on m'a pris pour un ambulancier et j'ai aidé l'ami Molinard à soigner les blessés de tous les partis.

—Je vous reconnais bien là tous les deux.

—Donc, pendant que je m'escrimais à poser des compresses, on a apporté dans ma salle une cantinière qui n'avait plus besoin de remèdes, car elle avait reçu dans la poitrine un coup de fusil à bout portant, et je n'ai pas eu de peine à reconnaître sous ce nœud uniforme l'ancienne pensionnaire de notre ami l'hercule.

—C'est incroyable ! murmura Valnoir.

—Peut-être, mais c'est vrai, et tu penses que je n'ai pas perdu mon temps à pleurer la défunte. Dès que la bagarre a été finie, je me suis chargé avec le zèle le plus louable de rechercher l'identité de nos morts, et, dans la poche de la prétendue cantinière, j'ai trouvé des papiers qui ne laissent aucun doute.

—Sur son nom ?

—Sur son nom, sur celui de son père, tout y était sous forme d'un double de l'acte de naissance qui est dans la cassette.

—Et alors ? demanda Valnoir très-ému.

—Et alors, muni de ces documents authentiques et de deux témoins de bonne volonté, je me suis transporté à la mairie du XVII^e arrondissement où j'ai fait inscrire sur les registres de l'état-civil le décès de Régine-Louise-Gabrielle de Noirval."

Valnoir était si troublé qu'il se taisait.

—J'ai même eu la précaution, reprit tranquillement Taupier, de me faire délivrer séance tenante un extrait du dit acte.

—Et tu l'as sur toi ?

—J'ai déjà eu l'honneur de te l'affirmer.

—Alors, j'hérite ! s'écria Valnoir.

—Tu veux dire que nous héritons, rectifia le bossu.

—Comment, nous héritons ! répéta Valnoir.

Est-ce que tu te crois de ma famille ?

—Je sais que je n'ai pas cet honneur, dit Taupier ; mon père était un petit épicier de Montrouge ; seulement il n'a jamais changé de nom.

—Le mien non plus, dit très-vivement le rédacteur en chef, et, si j'ai pris un pseudonyme pour écrire dans les journaux, je n'en suis pas moins Charles de Noirval, unique héritier de ma nièce.

—Parfaitement raisonné, mais comment réclameras-tu ton héritage sans produire l'acte de décès de la susdite personne ?

—Je m'en ferai délivrer un double.

—Que tu iras chercher toi-même à la mairie de Montmartre ?

—C'est un moyen comme un autre de te faire arrêter.

—On peut écrire de Londres ou de Genève.

—Et qui te dit que l'Angleterre ou la Suisse n'accorderont pas l'extradition ? On est très-monté contre nous à l'étranger, et je sais bien que, pour ma part, je ne me fierai pas à l'hospitalité de nos voisins."

F. DU BOISGOBEY.

(La fin au prochain numéro.)

PARLE A COCO

Pendant que le vapeur *l'Éclair* No. 3 remontait doucement la Garonne, Lodois Podensac, qui exerçait à bord les fonctions de comptable, et qu'on appelait capitaine gros comme le bras, était un homme bien embarrassé.

C'était à l'époque où les sous-officiers de l'armée française se croyaient le droit d'être grincheux, taquins et gênants, embarrassants et désagréables. Je parle de longtemps.

Un maréchal des logis du 13^e chasseurs s'était mollement installé aux premières sur trois chaises. L'une le portait, sur l'autre, il avait étendu ses jambes lourdement bottées, au dossier de la troisième, il appuyait son bras gauche.

Et plein d'une béatitude narquoise, il fumait une énorme pipe en racine, d'où s'enfuyait une fumée épaisse que le vent poussait effrontément dans le visage de deux dames charmantes.

Celles-ci, après avoir supporté un instant cette fumigation cruelle, s'étaient décidées à faire un signe à Lodois Podensac.

Le capitaine comprit. Il se dirigea vers le sous-officier, et lui dit :

—Monsieur, je vous serais reconnaissant de changer de place. La fumée de votre pipe incommode ces deux dames qui sont derrière vous, et...

Le maréchal des logis leva lentement son regard vers Podensac, donna au cratère une impulsion plus vive, sourit d'un petit air supérieur et impertinent ; puis, remuant paresseusement le bras droit, il montra son sabre au comptable en disant :

—Parle à coco.

—Coco ! répéta Podensac, qu'est-ce que ça veut dire ?

—Parle à coco, reprit ironiquement le militaire.

C'était une querelle que cherchait le sous-officier. Podensac lui tourna le dos. Et la pipe reprit ses fonctions de cheminée ou brûle du bois vert.

Le bateau à vapeur était plein de monde. Les deux dames n'avaient qu'une ressource, quitter leurs places pour aller se mettre au soleil, et il faisait une chaleur de quarante degrés. Elles aimèrent mieux souffrir encore un peu, dans l'espoir que le capitaine aurait raison du soldat mal élevé.

Podensac était jeune. Il tenait à faire la cour aux passagères ; il revint à la charge.

—Monsieur, dit-il, vous me forcez à vous traiter sévèrement, mais c'est vous qui l'aurez voulu, vous n'avez pas le droit de rester aux premières, car vous n'avez qu'un billet de secondes, et je vous prie de passer sur l'avant.

L'autre, avec nonchalance, et répétant son geste :

—Parle à coco.

—Vous m'ennuyez avec votre coco. Je ne connais pas coco, et je n'ai rien à lui dire. Une fois, deux fois, voulez-vous passer aux secondes ?

—Parle à coco.

Et la pipe fonctionnait plus que jamais. Lodois, furieux, se dirigea vers deux matelots qui causaient auprès du mat, et leur parla quelques instants. Puis il revint.

—Je serais désolé d'employer la violence, dit-il au sous-officier, mais si vous ne m'obéissez pas, je vais être obligé de vous faire porter...

—Parle à coco, murmura tranquillement le chasseur.

Podensac fut sur le point de sauter à la gorge de l'insolent, mais il se contint. Seulement, il s'écria tout à coup :

—Au fait, oui, je vais lui parler à coco.

Vous croyez faire peur aux gens. Attendez-moi.

Il descendit dans sa cabine, et revint quelques secondes après, armé d'un grand sabre.

—Tenez, reprit-il, voici une petite ile entièrement déserte et fort commode pour cela. Nous allons débarquer, et je dirai à coco plus de choses que vous ne croyez, peut-être.

Le sous-officier se leva enfin.

—Stoppe ! commanda le capitaine au timonier. Bon, acoste doucement. C'est parfait.

Suivi du chasseur, il était monté sur le tambour d'une des aubes. Le vapeur rasa la terre et s'arrêta.

—Jette une passerelle, commanda Podensac.

Une planche assez large forma aussitôt une sorte de pont.

—Passez, monsieur, dit poliment le capitaine au sous-officier.

Celui-ci ne se fit pas prier, et sauta dans l'île, sans même regarder derrière lui.

Quand il eut pris terre, Podensac, qui ne le suivait pas, eut un sourire, et dit à ses hommes :

—Hale la planche, timonier, en avant !

Et le vapeur reprit sa route à la grande stupefaction du chasseur, pendant que le capitaine, faisant un porte-voix de ses deux mains, criait de toutes ses forces :

—Parle à coco ! Parle à coco !!!

ED. SNALE.

LES BONS EXEMPLES

Un jeune homme est un jour arrêté dans une petite rue par un individu qui lui demande la bourse ou la vie.

—Que demandes-tu misérable ? dit-il d'un ton imposant à son agresseur.

—Rien, monsieur, lui répond une voix sanglotée.

—Qui es-tu ? que fais-tu ?

—Je suis un pauvre ouvrier cordonnier, malade et hors d'état de nourrir ma femme et mes quatre enfants.

—Dis-tu vrai ? où demeures-tu ?

—Dans telle rue, chez un bonlangier.

—Allons, voyons !

Le cordonnier mène le jeune homme à sa demeure ; on arrive chez le boulanger :

—Monsieur, connaissez-vous cet homme ?

—Oui, c'est un pauvre cordonnier qui demeure au troisième étage et qui a bien de la peine à nourrir sa nombreuse famille.

—Comment le laissez-vous manquer de pain ?

—Monsieur, je suis nouvellement établi et ne puis faire de grosses avances.

—Donnez-lui deux pains... Prends ces deux pains et montons chez toi.

Le cordonnier obéit... Ils entrent ; la femme et les enfants se jettent avidement sur la nourriture qui leur est offerte. Le jeune homme en a trop vu ; il sort après avoir laissé quelque argent au boulanger.

Quelques jours après, il revient voir cette pauvre famille et prie le père de le suivre. Il le conduit dans une boutique bien assortie de meubles, des outils et matières nécessaires à sa profession :

—Serais-tu content et honnête homme si cet boutique était à toi ?

—Ah ! monsieur ! mais, hélas !

—Quoi ?

—Elle n'est pas à moi !

La maîtrise est achetée et le cordonnier installé dans sa boutique, tandis que son bienfaiteur s'esquive sans se faire connaître, gardant seul le souvenir de cette bonne action.

AVIS PUBLIC

Les soussignés ont l'honneur d'informer leurs pratiques et le public en général, qu'ils viennent de faire une nouvelle réduction sur leurs prix à cause de la grande quantité de marchandises d'automne qui leur reste et qu'ils ne veulent pas s'exposer à garder jusqu'au printemps.

Belle occasion pour ceux qui sont en retard avec leurs emplettes ; ou encore ceux qui se proposent de faire des cadeaux du jour de l'an.

Les soussignés prennent de plus occasion de dire que si, comme certains marchands, ils ne font pas de petits présents de valeurs insignifiantes, c'est qu'ils considèrent que leurs prix uniformément plus bas qu'ailleurs présentent plus d'avantages à l'acheteur qui, chez eux, n'est pas exposé à payer ses présents bien chers en se faisant pincer sur d'autres marchandises.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux bouées noires, Montréal.



RÊVES DU PREMIER JOUR DE L'AN

UN SOUVENIR DE PREMIÈRE COMMUNION

Dans une paroisse voisine de Besançon vivait, il y a quelques années, un capitaine retraité, vrai type militaire, franc, loyal, et d'une foi vive et sincère; il se soumettait comme l'enfant le plus humble, le plus docile, à toutes les prescriptions de l'Eglise.

"C'est ma mère, disait-il; elle me traite comme son enfant, je dois l'aimer et lui obéir.

Il pratiquait surtout la vertu qui est l'âme de la religion: la charité. Toutes les bonnes œuvres s'applaudissaient de son concours, et dans la paroisse chacun le chérissait; les méchants eux-mêmes, si portés à critiquer la conduite des bons chrétiens, ne pouvaient s'empêcher de rendre justice à ses vertus. Le curé de la paroisse, trouvant en lui un précieux auxiliaire, un prédicateur éloquent, le voyait avec plaisir multiplier ses visites au presbytère; ces deux âmes étaient faites pour se comprendre, et l'humble pasteur avouait qu'il s'était senti bien souvent encouragé dans le bien par l'exemple de son pieux paroissien.

Ce qui édifiait le plus dans la conduite du capitaine, c'était le souvenir qu'il avait gardé de sa première communion. Dans sa modeste salle à manger, où de temps en temps il réunissait son curé et quelques amis du voisinage, on voyait appendu un grand crucifix, et, des deux côtés de l'auguste image, deux cadres, l'un contenant son brevet de capitaine, l'autre le souvenir de sa première communion. Il se plaisait à appeler l'attention de ses amis sur ces précieux tableaux.

"Voilà, disait-il en montrant son brevet, voilà le gage de la fidélité que je dois à mon prince," puis, en indiquant le souvenir de sa première communion: "Voilà le gage de la fidélité que je dois à mon Dieu. Cette feuille, ajoutait-il, usée, noircie par la fumée, tachée par la sueur, m'a accompagné partout; elle reposait sur mon cœur dans les camps, dans la caserne, le jour, la nuit, et en face de l'ennemi. J'ai été tenté plus d'une fois, la pensée du mal s'est présentée à moi sous les formes les plus séduisantes; j'ai failli succomber. Dans ces moments critiques, je portais aussitôt la main sur mon cœur, j'y sentais la bienfaisante image rappelant le plus beau jour de ma vie; les mauvaises pensées se dissipèrent, les bonnes résolutions venaient en foule, et je me remettais en bon chemin avec ce plastron protecteur, avec cette feuille de route pour l'immortalité bienheureuse."

Cette fidélité au souvenir de l'acte le plus important de la vie est un des mérites que Dieu doit aimer le plus à récompenser, car elle révèle un sentiment de foi bien profond et une reconnaissance bien sentie. Il est certain que l'homme qui peut conserver au milieu des écueils de l'existence le souvenir toujours présent de ses joies si pures de sa première communion, porte avec lui un bouclier bien fort contre les traits des mauvais anges. On comprend quelle sérénité devait répandre sur tous les actes du brave capitaine dont nous venons de signaler l'innocente piété, ces souvenirs d'enfance si religieusement conservés. Sa fin a été celle du juste, et comme dit le poète, le soir d'un beau jour. Il s'est endormi dans le Seigneur plein de confiance en sa miséricorde, et il a voulu que le tableau de sa première communion fût placé sur son cœur dans son cercueil, dernier témoignage de sa foi sur la terre et de son espérance au-delà du tombeau.

A NOS ABONNÉS ET AMIS DES ÉTATS-UNIS

MESSIEURS,

Notre agent général, M. Edmond Stevens, va bientôt parcourir les centres canadiens-français des Etats-Unis; il va aller vous voir pour abonner ceux qui n'ont pas encore le bonheur de l'être, et faire payer ceux qui jouissent de cette faveur.

Nous espérons, messieurs et mesdames aussi, que vous le recevrez avec la plus grande bienveillance, et que vous le reverrez content et le cœur rempli de reconnaissance. Il fut un temps où tous les Canadiens-français des Etats-Unis voulaient recevoir et lire un journal qui leur parlait de la patrie et leur en faisait voir les endroits les plus charmants et les hommes les plus remarquables, dans des gravures nationales.

L'Opinion Publique est toujours la même, elle continue de travailler à entretenir le sentiment national parmi nos compatriotes, et à leur indiquer les moyens de servir leur religion et leur patrie, et de marcher dans la voie du progrès. Nous savons, messieurs, combien l'amour de la patrie est vivace parmi vous; aussi, nous comptons sur vous, et nous sommes sûrs que nous ne regretterons pas les dépenses que nous aurons faites pour vous visiter.

Voici les principaux endroits que visitera notre agent:

- | | |
|-------------|---------------|
| Concord, | Valley Falls, |
| Suncook, | Ashton, |
| Hooksett, | Manville, |
| Manchester, | Woonsocket, |
| Nashua, | Blackstone, |
| Lowell, | Waterford, |
| Lawrence, | Worcester, |
| Boston, | Springfield, |
| Fall River, | Holyoke, |
| Providence, | Burlington. |
| Pawtucket, | |

Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans ces différents endroits voudront bien lui donner les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Et surtout, que ceux qui nous doivent s'empressent de régler avec lui sur présentation du compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

A NOS ABONNÉS

Nos abonnés savent que le prix de leur abonnement est de \$3, payées d'avance, et de \$3.50 s'ils ne paient qu'à la fin de l'année. Eh bien, nous allons donner, à tous ceux qui nous doivent, une dernière chance de profiter de la réduction que nous leur offrons, et de montrer leur bonne volonté et leur sympathie à l'égard de *L'Opinion Publique*. A tous qui paieront leurs arrrages avant le 1er janvier, nous ne leur demanderons pas plus que s'ils avaient payé d'avance, savoir, \$3, et nous leur donnerons la magnifique prime que nous avons offert, cette année, à nos abonnés.

Nous voulons prendre nos abonnés par l'intérêt personnel et le sentiment, en leur donnant les moyens de profiter de cette réduction, de gagner une magnifique prime et de montrer qu'ils tiennent à l'existence de *L'Opinion Publique*.

Ainsi donc, qu'il soit bien compris qu'ils ont droit à ces avantages que jusqu'au 1er janvier prochain, et qu'après cette date ils ne les obtiendront pas.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R^{év.} JOSEPH T. INMAN, Station D. New-York.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

CRIMINELLE PAR AMOUR

Devant la cour d'assises de Seine-et-Oise a comparu une jeune fille de seize ans, une petite couturière allant en journées, nommée Clémence Blossier. Comme il faut que l'on fasse du roman avec les plus tristes réalités, on a partout intitulé cette cause: *l'incendiaire par amour*. Il est parfaitement exact que Clémence aimait au fait follement un jeune homme d'Anvers-sur-Oise, village qu'elle habitait elle-même; mais le jeune homme, qui n'avait que dix-neuf ans, fut obligé, pour trouver du travail, d'aller habiter le village voisin. La séparation fut douloureuse; on ne pouvait plus se rencontrer le matin, le soir, ni le dimanche à la danse. Or, voici ce qu'imagina la jeune fille au bout de quelque temps. Quand un incendie se déclare, quand le lugubre cri: "Au feu!" se fait entendre, les pompiers, les hommes valides accourent de deux ou trois lieues à la ronde. Si une maison brûlait à Anvers, le jeune homme tant regretté viendrait avec les autres; elle le verrait, elle pourrait même, au milieu du trouble général, échapper à la surveillance de sa famille et causer avec lui! ... Elle commença par glisser une allumette enflammée sous le toit de chaume d'une grange; puis, quinze jours après, elle recommença, et dans l'espace de six semaines, elle incendia ainsi six maisons. La perte totale s'élève à plus de trente mille francs, la ressource, l'asile, le pain de plusieurs familles. Qui l'aurait soupçonnée? qui aurait pu croire à cette diabolique combinaison! Elle a fini par se trahir, comme la plupart des incendiaires, par la violence de ses malédictions contre le scélérat inconnu, auteur de tous ces désastres, par cette circonstance qu'elle était toujours la première à donner l'alarme et aussi par l'empreinte de ses pas qu'avait conservée la terre humide lors du dernier sinistre. Elle niait avec énergie; mais, à partir du jour de son arrestation, le feu ne prenant plus nulle part, elle comprit qu'elle était perdue. Elle avoua tous ses méfaits et le mobile qui l'avait poussée. Le jury n'a vu là aucun motif d'atténuation, et, sur son verdict, l'incendiaire par amour a été condamnée à dix ans de travaux forcés.

VARIÉTÉS

Un gandin à un de ses amis: — Regarde-moi, regarde ma caricature, et dis-moi, franchement, ce que tu en penses. — Franchement! — Franchement. — Eh! bien, je trouve que tu en es la charge

On vient, dit la *Liberté*, de prononcer la séparation de corps de deux époux, âgés l'un de soixante-douze ans, l'autre de soixante quatorze. — Il y a quarante ans, monsieur le président, que la vie commune est devenue impossible. Le président, distrait: — Oh! mon Dieu! pour ce qui vous reste à vivre, vous auriez bien pu patienter encore!

Calino revient de Saint-Germain. Arrivé à la gare, il rencontre un de ses amis qui est frappé de son extrême pâleur. — Mais tu es malade! — Ce n'est rien, ça va mieux! Figure-toi qu'il m'est impossible d'aller en arrière quand je suis en chemin de fer. — Il fallait prier une personne de changer de place avec toi. — Impossible, j'étais seul dans mon compartiment.

— Mon ami, ne monte pas dans cette barque. Tu vas t'exposer. — Non, ma chère. — Ah! grand Dieu! que je suis malheureuse, si tu allais te noyer, tu es si maladroit. — Laisse donc, ça me connaît. — Et bien! laisse-moi au moins ta montre et ta chaîne.

Un joli mot d'enfant pauvre.—Son père un brave ouvrier, lui demande: — Qu'est-ce que tu veux être quand tu seras grand? — Boulanger, répond le bambin. — Boulanger! pourquoi? — Pour vendre à maman le pain moins cher.

LES FEMMES

Pour juger de la bonté et de la droiture d'une femme, il faut la voir dans une de ces circonstances où la conduite décide du fonds des sentiments; car les femmes tirent de leur éducation cet air de sagesse et de modestie qui en impose aux plus clairvoyants. Cependant, la force du naturel l'emporte, dans certaines occasions qu'il faut épier.

Dans tous ce que les femmes écrivent, il y a beaucoup de fautes contre la grammaire et l'orthographe; mais il y a un agrément qu'il est rare de trouver dans les écrits des hommes.

Si les sciences ne sont redevables aux femmes d'aucune découverte, on ne saurait du moins, sans injustice, leur refuser une extrême facilité pour concevoir les choses les plus difficiles; la plus industrieuse sagacité pour profiter des découvertes; une netteté d'esprit qui leur fait apercevoir les objets dans leur ordre naturel, un goût délicat; une finesse que nous leur contesterions en vain; une aisance dans l'expression, et des grâces que nous n'imitons jamais parfaitement. Il ne manque à ce sexe enchanteur que le rare et sublime talent de l'invention. Quoiqu'il n'y ait guère de sujets que les femmes n'aient traités avec succès et toujours agréablement; quoique plusieurs illustres physiennes aient atteint aux plus hautes connaissances, aucune d'elles encore n'a eu cette force d'esprit qui invente et qui crée; et ce jugement ferme qui guide sans erreur, et ne permet jamais au vrai savant de s'égarer.

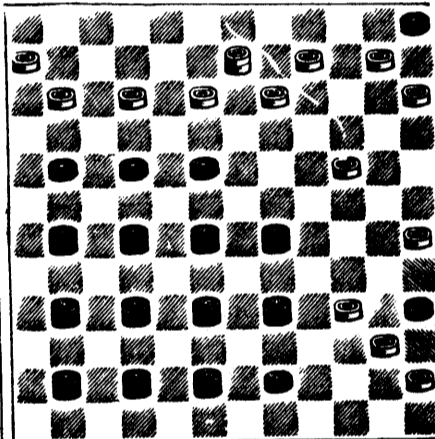
LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOUMANGEAU, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

PROBLÈME No. 196

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield, Mass.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 194

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
28 à 17	19 à 32
54 à 48	55 à 44
46 à 39	33 à 35
48 à 41	27 à 53
41	65 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 194

- Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier.
- Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Lupiant, R. Vézina.
- Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.
- North Brookfield: P. D. Létourneau.

Plusieurs abonnés ont reçu, la semaine dernière, le journal dans lequel il y avait deux erreurs et que nous avons corrigées aussitôt. Pour ceux qui ont reçu ce numéro, nous leur dirons qu'il faut un pion noir sur la case 7, et qu'il ne faut pas de pion blanc sur la case 68.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.
20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrrages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.
30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.
40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolis étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts:

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.
On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

LES ÉCHECS

MONTREAL 1er janvier 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue St-Catherine.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 191: MM. J. W. Shaw, L. Latrenière, F. Dugas, M. Toupin, S. Lafrenais, J. Gauthier, Montréal; L. O. P., Sherbrooke; X. Beaujeu, Berthier; N. P., Sorel; "Echec," Saint-Jérôme; H. Lupien, Z. Delvaux, V. Gagnon, Québec; A. C., Saint-Jean; M. Lalanda, New-York; Un amateur, Trois-Rivières.

J. W. Shaw, Montréal.—Journaux reçus. Merci.

J. Fayasse, Beauvoisin, France.—Meroi pour votre envoi. Il est regrettable que nous ne puissions publier vos problèmes syllabiques.

R. H. Seymour, Holyoke, Mass.—La dernière malle nous a apporté trois numéros du Transcript, datés du 6, 13 et 20 décembre.

TOURNOI INTERNATIONAL.—États-Unis: 28; Angleterre: 25; Remises: 12.

Le montant des souscriptions pour le prochain congrès américain s'élève maintenant à \$ 500. Les prix seront de \$500, \$300, \$200, \$100 et \$50.

Au tournoi d'échecs du "Manhattan Chess Club," M. Mackenzie est certain du 1er prix. M. Delmar obtiendra probablement le 2e et M. Grundy le 3e.

M. H. Hall, amateur d'échecs, Angleterre, qui visite en ce moment le Canada, dans le but d'étudier les ressources du pays, est allé visiter le Cercle d'Echecs de Montréal, mardi, le 15 décembre dernier. Ce monsieur engagea quelques parties avec un des membres du cercle, mais l'avantage resta à Montréal dans chaque rencontre.—Can. Ill. News.

Les amateurs de la province d'Ontario ont tenu dernièrement une assemblée à Guelph; on y comptait quatre délégués de Toronto et trois de Senforth; Hamilton et Brantford avaient envoyé deux représentants. Environ vingt joueurs de Guelph assistaient à la réunion. Il fut résolu de former une association d'échecs pour la province d'Ontario, et les amateurs dont les noms suivent furent élus officiers de la dite association:

- Président—J. H. Gordon, Toronto.
Vice-Président—R. R. Baldwin, Guelph.
Trésorier—A. T. Kerr, Guelph.
Secrétaire—W. A. Littlejohn, Toronto.

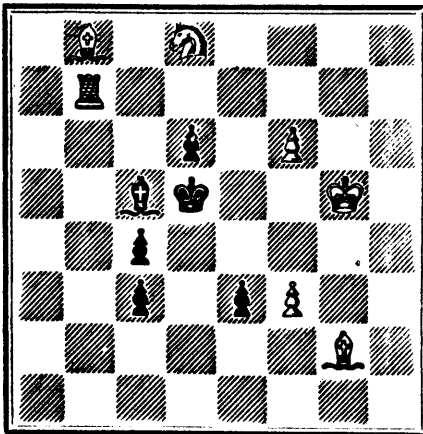
Un concours fut ensuite organisé entre les joueurs de Toronto et Senforth. Toronto remporta la victoire sur toute la ligne. Voici le résultat d'un deuxième match auquel prirent part les divers joueurs présents à l'assemblée:

Table with 2 columns: Player Name and Score. Includes Baldwin (Guelph), Wallace (Brantford), Lee (Brantford), Adamson (Toronto), Hirschberg (Toronto), Littlejohn (Toronto).

PROBLÈME No. 194.

Composé par M. C.-A. BOVIN, Saint-Hyacinthe.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

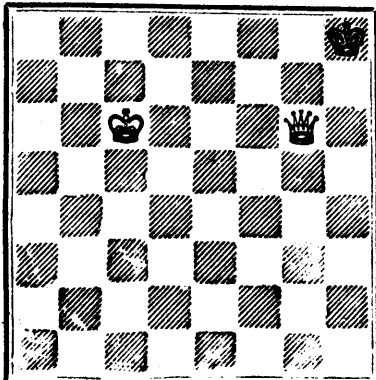
Solution du problème No. 191.

Table showing the solution for problem No. 191, listing moves for Blancs and Noirs.

ÉTUDE No. 1.

Nous empruntons à la Stratégie raisonnée, l'étude suivante, qui ne manquera pas sans doute d'intéresser nos lecteurs.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 10 coups sans jouer le Roi Blanc.

IIIe PARTIE
Jouée à New-York dans le mois de septembre 1879.
Partie des quatre Cavaliers.

Table of chess moves for the 'Partie des quatre Cavaliers' game, listing moves for Blancs and Noirs.

NOTES.

- (a) P 3e T R est ici considéré comme une précaution nécessaire.
(b) Mençant de gagner une pièce par P 5e D.
(c) Les Noirs auraient évité la perte de l'échange s'ils avaient joué f 3 F R.
(d) Seul coup pour prolonger la partie; s'ils veulent sauver leur Dame, ils sont mat en 2 coups.—T. F. and F.

Prix du Marché de Détail de Montréal
Montréal, 26 Décembre 1879.

Table of market prices for various goods including flour, grains, dairy products, and meats.

Marché aux Bestiaux

Table of prices for various types of livestock such as beef, veal, mutton, and poultry.

Longpré & David
AVOCATS

No. 15, RUE SAINTE-THÉRÈSE
MONTREAL.

A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St-André-Aval.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

ETRENNES.

Les temps sont durs, dites-vous, donc nécessité de faire des économies, cela n'est malheureusement que trop vrai, mais il ne s'en suit pas, que vous devez supprimer les étrennes, bien au contraire, il faut tenir à cette bonne vieille coutume, seulement, si vous voulez arriver au bon marché, et par suite à l'économie, n'achetez que l'utile et laissez de côté ces mille riens qui n'ont pas de valeur réelle.

FABRE & GRAVELL,

219, rue Notre-Dame, Montréal.

Advertisement for 'FER BRAVAIS' medicine, featuring a coat of arms and text describing its benefits for various ailments like anemia and weakness.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout données. Adressez: BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour.

PORTRAITS

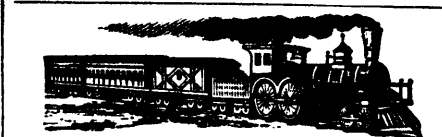
Pie IX et de Léon XIII

La CIE. DE LITHOGRAPHIE BURLAND propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centins.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Églises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandelliers, Oseillers, Gobelets, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Cœurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérites, Toiles, etc., etc.

La CIE. DE LITHOGRAPHIE BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.



Chemin de Fer du Gouvernement
DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit:

Table of train schedules for the Q.M.O. & O. railway, listing train names and departure times.

Magnifiques charrs-palais sur tous les convois de passagers. Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 154, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal 19 juillet 1879.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & CIE., Marshall, Mich.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographique Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puisseance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Beury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED.)